

SALEMBIER

Pierre D'ailly et la Découverte de L'amérique.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE

PIERRE D'AILLY

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR

Louis SALEMBIER

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

PARIS

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ

L. LETOUZEY, SUCC^r

76 bis, RUE DES SAINTS-PÈRES

1912

PIERRE D'AILLY

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

Extrait de la *REVUE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE*
Septembre-Décembre 1912

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE

PIERRE D'AILLY

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PAR

LOUIS SALEMBIER

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LILLE

PARIS

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ

L. LETOUZEY, SUCC^r

76 bis, RUE DES SAINTS-PÈRES

1912

Unus erat mundus; duo sint, ait iste. Fuere.
GAGLIULTI.

I. Pierre d'Ailly : le théologien, le réformateur et le savant. — II. Ses idées cosmographiques. Erreurs et lacunes de son système. — III. Colomb connut-il les livres de d'Ailly? S'en inspira-t-il? — IV. Quand cette connaissance eut-elle lieu? Première hypothèse : est-ce avant sa première expédition? — V. Seconde hypothèse : est-ce pendant son deuxième voyage? — VI. Conclusions.

I

Pierre d'Ailly, né à Compiègne en 1350, fut élève, puis recteur du collège de Navarre et chancelier de l'Université de Paris. Nommé évêque de Cambrai, il reçut ses bulles en mai 1397, et il remplit les fonctions de sa charge dans cette ville jusqu'à son élévation au cardinalat, le 6 juin 1411. Incessamment mêlé à la vie générale de l'Église, il eut spécialement à cœur de faire cesser le grand schisme, et, le premier en France, il proposa la voie du concile général qui devait finalement réussir. C'est lui qui, en 1403, négocia, puis lut à Notre-Dame de Paris le concordat fameux qui devait rendre l'obédience française au pape Benoît XIII[1]. Il fut le Consalvi du xv[e] siècle, et cet acte fut un des grands triomphes de sa politique ecclésiastique. A lui échut l'honneur de présider la troisième session du concile de Constance. Comme l'a dit très bien M. Max Lenz, recteur actuel de l'Université de Berlin : « Le développement du schisme et surtout les événements du concile de Constance ne se comprennent pas en dehors de l'action personnelle de d'Ailly. On pourrait faire l'his-

1. Le texte se trouve dans les *Œuvres françaises de Pierre d'Ailly,* publiées dans la *Revue de Lille,* en 1907, p. 49, en même temps que des poèmes inédits du même auteur.

toire de ces quarante ans sous le titre de *Pierre d'Ailly et son époque* [1]. »

Esprit distingué et inventif, il fit de remarquables découvertes dans presque tous les genres de sciences auxquels il s'adonna. Il avait composé un projet de calendrier qu'il présenta aux conciles de Rome (1411) et de Constance (1417), et qui, longtemps après (1582), fut complété et adopté par Grégoire XIII. Il fit instituer par Benoît XIII la fête de la sainte Trinité et, avec son élève Gerson, il contribua grandement à l'extension du culte de saint Joseph. Dans ses ouvrages mystiques, il suit les grandes traditions de saint Bernard et de Richard de Saint-Victor. Il se montra moins sûr et plus aventureux dans ses théories nominalistes en philosophie et en théologie. Sans doute, il désira et indiqua bien des réformes plus ou moins heureuses dans la discipline ecclésiastique, mais il mérita l'honneur peu enviable d'être appelé l'un des pères du gallicanisme théologique. Il fit aussi certaines excursions téméraires dans le domaine des saintes Écritures.

Mû par une meilleure inspiration, il demanda, après Roger Bacon, que les corrections jugées nécessaires fussent apportées au livre des révélations divines, et, deux siècles plus tard, ses projets reçurent de la main des souverains pontifes une utile et heureuse réalisation.

Le zèle apostolique de l'évêque de Cambrai fut à la hauteur de son érudition. Il fut surnommé par ses contemporains le *marteau des hérétiques*, et les expéditions armées contre les infidèles n'eurent guère de plus éloquent promoteur [2]. Pierre d'Ailly entendit les plus grands hommes de son temps répéter ses amères mais courageuses doléances. Son ami, Philippe de Maizières, unit sa voix à celle d'un des plus illustres élèves de l'évêque de Cambrai, Nicolas de Clémangis. Le poète Pétrarque avait déjà fait retentir la ville d'Avignon et l'Italie de ses plaintes et de ses exhortations, avant que notre historien Froissart cherchât à soulever pour cette cause héroïque la noblesse « courtoise et chevaleureuse » de la Flandre et du Hainaut. Jeanne d'Arc donnait dans un but identique d'excellents conseils à Philippe le Bon qui ne les écouta que d'une oreille distraite. Sous ce rapport, nous le

1. *Revue historique*, 1879, p. 464.

2. On trouve une apostrophe très pathétique en faveur de la croisade dans le deuxième sermon au synode de Cambrai. Ms. de la Bibliothèque de Cambrai, n. 490. Cf. *Tractatus et sermones*, Strasbourg, 1490.

constaterons, d'Ailly fut encore un des précurseurs de Christophe Colomb, qui fut, lui aussi, plein d'ardeur pour la croisade

On le voit, toutes les idées vraies ou contestables de cette époque si troublée parurent se donner rendez-vous dans la tête encyclopédique et si puissamment organisée de l'évêque de Cambrai.

Non seulement d'Ailly fut le fidèle miroir des opinions et même des erreurs de son temps, mais encore il eut parfois sur les âges futurs des vues prophétiques qui nous étonnent et que nous rapportons sans les expliquer. Pareil à certain dieu de la fable, il regarde à la fois le passé et l'avenir. Il résume l'un et il prophétise l'autre. D'une part, c'est un compilateur clairvoyant; de l'autre, c'est presque un voyant.

C'est ainsi qu'il a prédit et précisé, au commencement du xve siècle, la date exacte de la Révolution française. Appuyé sur des données plus astrologiques qu'astronomiques, il affirme que toutes les fois qu'arrive une grande conjonction de Saturne et de Jupiter, c'est-à-dire tous les neuf cent soixante ans, il se produit dans le monde un événement extraordinaire. Il essaye de le prouver par toutes les conjonctions qui sont déjà dans le domaine du passé et de l'histoire; puis il ajoute : « La huitième conjonction aura lieu, si Dieu le veut, l'an du Christ 1692, ou à peu près; puis après dix révolutions saturnales, viendra l'année *1789*. Si le monde dure jusqu'à ces temps, ce que Dieu seul connaît, il y aura alors de nombreuses et grandes altérations et de remarquables changements, principalement dans les lois et dans les religions [1]. » N'est-ce pas là une prédiction formelle, qui laisse bien loin der-

1. Le cardinal de Cambrai écrivait ces lignes au soixantième chapitre d'un opuscule intitulé : *Concordia astronomiæ cum historica narratione.* Ce texte a été imprimé par Jean de Westphalie, à Louvain, dans le même volume que l'*Imago mundi.* La bibliothèque de Douai en possède un exemplaire dans la série A, 135, et la Bibliothèque nationale deux, n°s 345 et 346. On trouve encore cet ouvrage en manuscrit à la bibliothèque de Cambrai, sous les numéros 927 et 954; à la Bibliothèque nationale, n° 3123; à Valenciennes, n° 331; et à la bibliothèque de Bourgogne, à Bruxelles, sous le n° 3593. Nous l'avons encore rencontré à Montpellier, à Bâle, à Leyde, à Vienne, à Munich, à la bibliothèque Vaticane et au British Museum n°s 29969 et 29984. Cet opuscule (*Concordia*) a été réfuté par Pic de la Mirandole, *Disputationes adversus astrologiam divinatricem,* lib. V, 9.

Grœsse mentionne une édition sans indication de lieu ni de date, qui a pour titre : *Petri de Alliaco tractatus de Imagine mundi et varia ejusdem auctoris ac Joan. Gersonis opuscula,* in-fol., 177 p. de 41 lignes avec figures. Cf. Haine *Repertorium bibliogr.*, t. I, col. 837.

rière elle, sous le rapport de l'authenticité, de la précision et surtout de l'antiquité, celles que l'on attribue à Fénelon, au P. Beauregard et à plusieurs autres? Cette prophétie a été faite en 1414, trois cent soixante-quinze ans avant l'événement, elle a été imprimée pour la première fois à Louvain vers 1480, puis à Augsbourg en 1490 et à Venise en 1494[1], c'est-à-dire près de trois cents ans avant 1789, et les preuves incontestables sont à la portée de tous les érudits. Le fait est aussi extraordinaire que si, à l'heure qu'il est, nous faisions une prédiction qui se réaliserait en l'an de grâce 2285.

Quatre ans plus tard, après les travaux et les luttes du concile de Constance, d'Ailly traite à nouveau, dans son ouvrage intitulé : *De persecutionibus Ecclesiæ*, ces questions astrologiques et astronomiques qui l'avaient toujours vivement intéressé. Cet opuscule, après avoir été perdu pendant quatre siècles, vient d'être retrouvé à Marseille et a été publié par les soins de M. Noël Valois [2], membre de l'Institut. Le cardinal reprend une seconde fois le texte fameux que nous venons de citer, il demande derechef aux étoiles un peu de lumière pour éclairer les textes prophétiques et renchérit encore sur sa première prédiction. Il avance, timidement il est vrai, que l'Antéchrist viendra vers l'époque de la Révolution « avec sa loi et sa secte damnable ». Et il ajoute ce détail curieux : « Avant 1789, il y aura un autre grand bouleversement religieux. Dans un siècle à partir du moment où j'écris, il y aura bien des changements dans le christianisme et bien des troubles dans l'Église, *magna fiet alteracio circa leges et sectas.* »

Or, cent ans après, ce sont les années 1517 et 1518, c'est-à-dire les débuts du protestantisme. « Avec un peu de complaisance, écrit M. Noël Valois, on pourrait dire que Pierre d'Ailly a prédit la Réforme ainsi que la Révolution française. »« Est-il vraiment besoin de complaisance, grande ou petite, se demande M. l'abbé Bègne, pour dire que, l'évêque de Cambrai ayant annoncé, en 1418, qu'il se produirait au début du XVIe siècle et à la fin du XVIIIe des changements mémorables, il y a une coïncidence frappante entre les événements survenus et les paroles qui les ont prédits [3] ? »

1. Ces dates d'impression sont à retenir; nous verrons plus tard leur importance quand il s'agira de l'époque où Christophe Colomb a pu connaître l'*Imago mundi.*

2. *Bibliothèque de l'École des Chartes,* 1904, t. XXV.

3. Abbé J.-Ph. Bègne, *Exégèse* et *Astrologie,* dans la *Revue des sciences*

Ce n'est pas ici le lieu de hasarder une explication de ces prédictions si anciennes et si authentiques et qui nous paraissent venir de ces auteurs arabes que d'Ailly connut si bien. Remarquons seulement que Colomb, dans son livre de *Las Profecias*, a cité notre auteur et s'est inspiré des mêmes pensées [1]. Au fond, c'est l'éternelle question qui a préoccupé les savants et les théologiens pendant trois siècles, celle des procédés et de la valeur de la science astrologique. La Fontaine a posé le problème en deux vers magnifiques. Le Créateur, dit-il,

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps renferme dans ses voiles?

Deux ans après la composition de ce dernier traité, le 9 août 1420, le cardinal d'Ailly mourait à Avignon. Son corps fut transporté à Cambrai en 1422 et inhumé dans le chœur de la cathédrale, où il reposa jusqu'à la Révolution française. Ses cendres furent alors jetées au vent, *ludibria ventis*; ses œuvres, elles aussi, sont dispersées dans toutes les bibliothèques de France et de l'étranger. Nous en avons compté cent soixante-seize, ce qui témoigne d'une activité scientifique, littéraire et théologique véritablement extraordinaire [2].

II

Sur les nombreux ouvrages qui nous restent de Pierre d'Ailly, trente au moins ont rapport à l'astronomie, à la géographie et à la cosmographie. Ces œuvres sont d'autant plus précieuses qu'elles ne sont pas seulement le résumé des idées personnelles du prélat, mais qu'elles sont aussi la reproduction exacte de tout ce que l'on savait et de tout ce que l'on enseignait de son temps. C'est une encyclopédie qui comprend les textes de l'antiquité mêlés à ceux du XIVe et du XVe siècle. C'est dans ces livres que

ecclésiastiques de Lille, 1905, p. 501. Cf. notre thèse de doctorat sur *Petrus de Alliaco*, Lille, 1886, p. 181.

1. De Lollis, *Raccolta colombiana*, Scritti, p. 81 et suivantes. — Cf. H. Vignaud, *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb*, t. I, p. 685. Cet ouvrage en deux forts volumes a paru en 1911 à Paris, chez Welter. Nous lui ferons de fréquents emprunts.

2. Nous en avons publié la liste en 1908 dans le *Bibliographe moderne* de M. Stein et dans les *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai*, en 1909, t. LXIV. Cf. *Index omnium Alliaceni operum*, dans notre *Petrus de Alliaco*, p. XIX.

Colomb a puisé son érudition et a recueilli ses citations des philosophes et des poètes de l'antiquité.

Il nous serait facile, en effet, de rencontrer dans les auteurs anciens quelques traits qui ont pu encourager le héros à poursuivre et à réaliser son gigantesque dessein. Aristote avait dit dans son traité *De cælo* : « La terre est une sphère peu grande. Ceux qui croient que la région des colonnes d'Hercule est proche des Indes ne paraissent pas admettre une chose trop invraisemblable [1]. » Sénèque décrit, dans une de ses tragédies, un monde nouveau situé au delà des mers connues : « Un temps viendra, au cours des siècles, où l'Océan élargira la ceinture du globe pour découvrir à l'homme une terre immense et inconnue, la mer nous révélera de nouveaux mondes et Thulé ne servira plus de bornes à l'univers [2]. » Ces vers fameux de la *Médée* paraissent avoir singulièrement frappé Colomb, car il les a copiés deux fois de sa main et il les a traduits. Certains extraits non moins explicites de Pline, de Strabon et d'autres auteurs n'ont pas été ignorés par le grand navigateur.

Peut-être aussi sa jeunesse avait-elle été bercée par les récits qui couraient le monde sur l'Atlantide. C'était une île fabuleuse, plus grande que l'Asie et l'Afrique, placée au delà des colonnes d'Hercule, mais en deçà d'un grand continent. Les habitants en étaient belliqueux et riches, mais leur prospérité les aveugla. Ils dégénérèrent et Dieu les punit. En un seul jour et en une nuit fatale, ils furent engloutis au sein des flots avec l'île qui les portait. A sa place les navigateurs ne rencontraient plus qu'un limon fangeux qui les empêchait d'aller plus loin [3]. Platon avait emprunté aux Égyptiens cette fiction merveilleuse, deux fois il l'avait revêtue des ornements de son style, et, sur les ailes de son génie, elle s'était répandue dans toutes les parties de l'Ancien Monde.

1. *De cælo,* l. II, XIV. Ce traité passe pour apocryphe, mais il a été souvent commenté pendant tout le cours du moyen âge. Cf. Vignaud, *Histoire critique de la grande entreprise de Colomb,* t. I, p. 223.

2. *Médée,* acte II, sc. III. Certains critiques, comme Humboldt, placent l'antique Thulé dans les îles Shetland. D'autres, comme Élisée Reclus, en Islande ou dans le groupe des Feroë (*L'Amérique boréale,* p. 10). Il est certain que pour Colomb l'*ultima Thule* était l'Islande. Il se vante d'avoir navigué une centaine de lieues au delà de cette île. Cf. Vignaud, *Études critiques sur la vie de Colomb,* 1905, p. 375 et 380.

3. Œuvres de Platon, *Timée,* trad. Cousin, t. XII, p. 111; *Critias ou l'Atlantide, Ibid.,* p. 274.

Le philosophe avait laissé son second récit inachevé, mais l'imagination des peuples s'était chargée de le compléter. L'Atlantide avait disparu, mais le continent dont elle barrait la route était resté dans le souvenir et l'espérance des générations humaines, et on se flattait de le retrouver un jour. Ainsi, lorsque Dante parle, dans son *Enfer* et dans son *Paradis*, de ces régions lointaines protégées par une terreur superstitieuse contre l'audace des navigateurs, il n'est que le poétique écho des rêveries antiques et des légendes populaires [1].

Depuis la découverte de Colomb, les philosophes comme les poètes se sont encore emparés, à plusieurs reprises, du mythe de l'Atlantide; ils y ont trouvé le sujet de romans ou de tableaux parfois ravissants, le plus souvent terribles, et ils les ont traités avec les images les plus grandioses [2].

En suivant les traces d'Aristote, Albert le Grand et saint Thomas admettent la théorie de la sphéricité de la terre, l'existence des antipodes et ils donnent à l'argumentation du Stagyrite une ampleur plus grande. Ils pressentent déjà, comme hypothèse, la théorie de la formation du monde à laquelle est resté attaché le nom de Laplace. Dans toute l'école dominicaine du moyen âge, le dogme scientifique de la sphéricité terrestre resta universellement adopté et tous les traités de la sphère composés par les auteurs qui appartiennent à cet ordre en sont les échos [3]. Ce principe était généralement professé, en Espagne, au xve siècle [4].

Mais quelles théories expose donc l'auteur de l'*Imago mundi*, dans ce livre qui frappa si vivement l'esprit de l'amiral? « La terre est sphérique, écrit-il, et l'Océan occidental est relativement petit. Aristote prétend, contre Ptolémée, que plus du quart de l'univers est habité, et Averrhoès soutient la même opinion. Le Stagyrite affirme encore que la mer est petite, entre la côte

1. *Inferno*, XXVI, 27; *Paradiso*, XXXII, 28.

2. F.-H. Bacon, *La nouvelle Atlantide*; Nep. Lemercier, *L'Atlantide*; marquis de Pimodan, *La découverte de l'Atlantide*. Le poème épique du prêtre catalan Jacinto Verdaguer est bien supérieur à toutes les autres compositions qui ont paru sur ce sujet.

3. Cf. Mandonnet, *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique*, 1893, p. 40 et 87. Cf. Jourdain, *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau Monde*, Paris, 1861.

4. H. Vignaud, *Histoire critique*, t. I, p. 722.

d'Espagne et l'Occident et les rivages de l'Inde à l'Orient. Il ne s'agit pas ici, continue d'Ailly, de l'Espagne actuelle, mais de l'Espagne ultérieure, qui est l'Afrique. Sénèque assure que l'on peut traverser cette mer en peu de jours, si le vent est favorable [1]. De plus, Pline nous enseigne que les navires pourraient arriver en peu de temps du golfe d'Arabie à Gadès, au sud de l'Espagne. D'où l'on conclut que la mer n'est pas assez grande pour couvrir les trois quarts de la terre. Esdras affirme, en son livre quatrième, que six parties de la terre sont habitables et habitées et que la septième partie seule est couverte par les eaux. L'autorité de cet ouvrage a été reconnue par les saints qui s'en sont servis pour confirmer les vérités sacrées [2]. « Au delà de Tyle (*Thulé*), dernière île de l'Océan, après une navigation d'une journée, la mer est congelée et engourdie, *pigrum et concretum est mare.* »

Le savant cardinal adopte l'opinion d'Aristote et de Sénèque mentionnée plus haut, mais il fait remarquer que plusieurs parties de la terre ne peuvent être habitées, soit à cause de la trop grande chaleur, soit en raison du froid trop intense. Il ajoute : « Aux pôles, habitent de grands fantômes et des bêtes féroces ennemies des hommes. L'eau y abonde, parce que ces lieux sont froids et que le froid multiplie les humeurs. » Physique étrange, dont l'originalité n'est égalée que par cette autre remarque qu'il emprunte encore à Aristote : « La côte occidentale d'Afrique ne saurait être fort éloignée de la côte orientale de l'Inde, puisque dans les deux pays on rencontre des éléphants [3]. »

Dans un chapitre suivant, il écrit : « Certainement la distance de l'Espagne à l'Inde, par terre, en se dirigeant vers l'est, représente beaucoup plus de la moitié du périmètre de la terre [4]. » Par conséquent, conclurons-nous, la distance à parcourir par mer,

1. *Quæst. natur.*, v. — Cf. Colomb, *Historie*, Venise, 1571, XII, p. 14; Vignaud, *op. cit.*, I, 315; De Lollis, *Raccolta*, Postille ai trattati di P. d'Ailly, note 23.

2. *Imago mundi*, VII. Cet ouvrage a été terminé le 12 août 1410, très probablement à Cambrai. — Ce quatrième livre d'Esdras n'est pas canonique, mais Colomb en fait grand cas et y revient à plusieurs reprises dans ses écrits. — Cf. De Lollis, *Raccolta*, Scritti, II, p. 39.

3. *Imago mundi*, c. XLIX. Cf. *Epilogus mappæ mundi* qui fait suite à l'*Imago*, cap. *De mari*. Albert le Grand et saint Thomas insistent aussi sur cet argument. Cf. Mandonnet, *op. cit.*, p. 59 et 61.

4. Cap. XLI.

en faisant voile vers l'ouest, est beaucoup moins considérable. Le tour de la terre est, d'après d'Ailly, de 10 200 lieues.

Le cardinal admet l'existence des antipodes : « Cette partie de la terre, dit-il, est semblable à notre hémisphère quant à l'éloignement du soleil et des pôles, quant à l'habitation et à la quantité des eaux. Ces contrées ont l'hiver quand nous avons l'été, et elles ne sont pas couvertes d'eau, comme le croit le vulgaire [1]. »

Dans un autre paragraphe de l'*Imago mundi*, il ajoute : « Ainsi l'eau court d'un pôle à l'autre en formant une mer qui s'étend entre l'extrémité de l'Espagne et le commencement de l'Inde sur une petite largeur, de sorte que le commencement de l'Inde occupe par delà de la moitié de la ligne équinoxiale (c'est-à-dire sur l'autre hémisphère) une situation très rapprochée de celle qu'occupe la fin de notre hémisphère [2]. »

Dans un chapitre du *Compendium cosmographiæ*, qui fut composé probablement deux ans après l'*Imago*, d'Ailly revient sur les mêmes idées : « D'après les philosophes, dit-il, l'Océan qui s'étend depuis l'extrémité de l'Espagne ultérieure, c'est-à-dire l'Afrique, du côté de l'occident, et entre la fin de l'Inde du côté de l'orient n'a pas une grande largeur, car il est prouvé par l'expérience qu'on peut le traverser en très peu de jours si le vent est favorable et, par conséquent, ce commencement de l'Inde en Orient ne peut pas être bien éloigné du bout de l'Afrique [3]. »

L'évêque cosmographe est un esprit indépendant. Sur beaucoup de points, il refuse d'admettre les opinions qu'enseignaient toutes les écoles de son siècle. Il répugne à croire, sur la foi de bien des auteurs, que la mer couvre les trois quarts du globe, et il a tort.

Il ne se trompe pas moins, avec Aristote et Pline, quand il affirme qu'il n'est point de communication possible entre les deux zones tempérées de l'hémisphère oriental, à cause de la zone torride qui est inhabitable et qu'on se saurait traverser. Il se fait encore de singulières illusions quand il écrit que l'At-

1. *Epilogus mappæ mundi*, cap. *De figura terræ* et *De mari*. — Cf. Vignaud, *Histoire critique*, I, p. 319.

2. D'Ailly, *Imago mundi*, c. XXXXVIII.

3. *Compendium cosmographiæ*, c. XIX. Ce second ouvrage, qui est le complément de l'*Imago*, fut composé en 1412, d'après les biographes les mieux informés du savant cardinal.

lantique n'est point un océan immense et difficile à traverser. On le voit, un certain nombre d'idées qui hantaient l'esprit de d'Ailly sont des faussetés cosmographiques; mais elles furent longtemps admises comme des vérités incontestables.

Nous l'avons dit, le livre du cardinal est un résumé à peu près complet de tous les textes anciens qui pouvaient encourager les audaces des navigateurs; c'est aussi le témoin autorisé de toute la science de son temps. Il n'est pas toujours facile de connaître l'opinion personnelle du savant évêque, tant il cite d'opinions, parfois contradictoires, dans sa savante compilation. Nous y avons rencontré, dans un amalgame quelque peu étrange, les noms des Pères de l'Église mêlés à ceux des astronomes arabes. Saint Augustin, saint Isidore et Paul Orose sont cités à côté d'Alfragani et d'Albategni. Bède le Vénérable, la lumière de l'Occident au VIIIe siècle, accompagne saint Jean Damascène, qui instruisit et édifia l'Orient à la même époque. Ptolémée y contredit parfois Aristote, et Pline s'y trouve suivi de ce médiocre Solinus qu'on a pu surnommer, non sans quelque raison, le singe de Pline.

Nous n'y avons pas rencontré une seule fois le nom de Roger Bacon, et pourtant, nous l'avouons, l'*Imago mundi* emprunte beaucoup d'idées à l'*Opus majus* du célèbre franciscain d'Oxford [1].

Le cosmographe cambrésien a le tort de ne point citer ses contemporains, qu'il a l'air de vouloir ignorer de parti pris. Toute sa science est « livresque », comme dira plus tard Montaigne, et tout ce qui n'a pas été écrit à plusieurs siècles de distance semble ne point exister pour lui. Les traditions historiques écrites ou orales, que Bacon avait reproduites, paraissent lui avoir été complètement inconnues.

Nous nous demandons comment il se fait que l'évêque de Cambrai, écrivant en 1410, ne dise rien de ces vaillants Dieppois, dont les expéditions à la côte de Guinée commencèrent en 1364 et se continuèrent pendant tout le XIVe siècle. Ils bâtirent des forts et des magasins à la Côte d'Or et remplirent les ports

1. Cf. de Humboldt, *Cosmos*, t. II, 2e partie, 6e section; *Études religieuses* des Pères Jésuites, 1876, t. II, p. 23; Émile Charles, *Roger Bacon*, p. 275. — Voir aussi l'édition de Bridges de l'*Opus majus*, t. I, p. 285-375, et H. Vignaud, *Histoire critique*, I, p. 98 et 319.

de France d'ivoire, de poivre et de poudre d'or. Comment d'Ailly, ancien aumônier de Charles VI, a-t-il ignoré le voyage de Jean de Béthencourt, chambellan de ce prince, qui parcourut, en 1402, les premières étapes des deux immortelles navigations de Colomb et de Gama? Comment ne cite-t-il point le nom de Jean de Plan-Carpin qui, vers le milieu du XIIIe siècle, fut envoyé par Innocent IV au roi des Tartares? N'a-t-il point connu Guillaume de Rubrouck, notre quasi-compatriote, légat de saint Louis près du prince des Mongols [1] ? Pourquoi a-t-il oublié Marco Polo, dont la narration, rédigée à Gênes en 1298, se répandit si promptement dans tout l'univers chrétien [2] ? Et Jean de Mont-Corvin, mort archevêque de Pékin, et le voyageur anglais Jean Mandeville mort en 1372? Tout ce grand mouvement de prosélytisme religieux et d'exploration géographique a passé à côté de lui sans qu'il s'en aperçoive, ou tout au moins sans qu'il s'en montre touché.

Nous pardonnons plus facilement au prélat de Cambrai de n'avoir pas connu les expéditions des moines irlandais et des pirates scandinaves ou islandais dans le nord de l'Amérique, de n'avoir point entendu parler de ces aventureuses pérégrinations, qui avaient commencé vers le VIIIe siècle et qui se terminaient à peine de son temps. Les Sagas, dont les récits ne sont point tous fabuleux, parlent des voyages qui auraient eu pour résultat la première découverte du continent américain. La plus importante de ces expéditions eut pour chef Leif, fils d'Éric le Rouge, le colonisateur du Groenland. Il descendit jusqu'à une terre qu'il appela Vinland parce que la vigne et le blé y croissaient naturellement [3]. Il n'a pas soupçonné que

1. Les voyages de Plan-Carpin et de Rubrouck ont été imprimés à Paris en 1839, dans le *Recueil de voyages et de Mémoires* publié par la Société de géographie, p. 207 et 397. Cf. Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des Pays-Bas*, 1765, I, 213.

2. Cf. *Le livre de Marco Polo* publié pour la première fois par G. Pauthier Paris, 1865, 2 vol. in-8°. *Introduction.* — Voir aussi notre *Petrus de Alliaco*, p. 173.

3. On ne sait au juste où se trouvait ce pays. Malgré ces incertitudes, des Américains enthousiastes ont cru que le Vinland n'était autre qu'une partie de l'État de Rhode-Island aux États-Unis. Mme Shipley et M. Horsford écrivirent plusieurs ouvrages dans ce sens et arrivèrent enfin à faire ériger une statue à Boston, en 1887, au légendaire Leif Erikson à l'endroit même où, pensent-ils, il aurait débarqué. C'est pousser le chauvinisme un peu loin. — Cf. H.

des moines avaient rencontré d'immenses terres à l'ouest, qu'ils y avaient implanté la foi de Jésus-Christ, et qu'ils y avaient apporté, dans les plis de leurs robes blanches, la règle de saint Colomban avec les germes de la civilisation chrétienne.

Nous ne voulons point parler des légendes relatives à l'Irlandais saint Brendan au VIe siècle. Ce pieux aventurier avait trouvé, disait-on, le Paradis terrestre, dans une île lointaine de l'Occident. Rien n'a été plus populaire au moyen âge que ces récits dont les détails fabuleux ne doivent point nous faire perdre de vue le fond de vérité [1]. Ce qui est absolument certain, c'est que les Scandinaves avaient fondé deux colonies dans le Groenland, et qu'ils les maintenaient à force de souffrances et de privations; c'est qu'un diocèse où florissait la foi chrétienne avait été établi, au XIIe siècle (vers 1120), pour le Groenland et le nord-est de l'Amérique. L'évêché normand de Gards ou Gardar, sur l'Eriksfiord, dépendit d'abord de Hambourg-Brême, puis de Drontheim en Norvège, pendant que la contrée tout entière se trouvait sous la dépendance politique des rois de ce dernier pays. Ce diocèse paya, jusqu'au XVe siècle, la dîme et le denier de Saint-Pierre, en chargements de fourrures, de fanons de morse, de peaux de bœufs ou de phoques et de dents de baleine [2].

Tous les souffles généreux qui mettaient en mouvement le monde catholique se faisaient sentir jusqu'aux extrémités du monde connu. On prêcha la croisade dans ces îles glacées vers 1274, et les ecclésiastiques y payèrent la dîme de tous leurs revenus pour contribuer à la délivrance de la Terre Sainte. La parole ardente de Pierre l'Ermite et de saint Bernard eut des

Vignaud, *Les expéditions des Scandinaves en Amérique devant la critique*, in-8°, 1911, p. 14; *Histoire de la conquête des Canaries*, par le sieur de Béthencourt (1402-1422); Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, t. III; *Études religieuses*, 1876, t. II, p. 13.

1. Ozanam, *La civilisation chrétienne chez les Francs*, éd. Lecoffre, 1872, in-12, p. 115, 157, 565.

2. P. Riant, *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves*; Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle*, 1874. Toutes ces assertions viennent d'être confirmées par des pièces authentiques découvertes dans les archives du Vatican, et exposées avec talent au dernier *Congrès scientifique nternational des catholiques à Paris*, en 1890, par le docteur Luca Gelic de Spalatro (Dalmatie). Voir compte rendu, 5e section, p. 183. Cf. Eug. Beauvois, *La chrétienté du Groenland au moyen âge*, dans la *Revue des Questions historiques*, avril 1902, p. 555, 556, 572 et suiv.; Munch, *Histoire de Norvège*, t. I.

échos indéfiniment prolongés jusqu'en ces confins du globe. Peut-être des soldats de Saladin, venus des déserts embrasés de l'Arabie, trouvèrent-ils devant eux, sous les murs de Jérusalem, des guerriers partis des glaces du Groenland, qui portaient sur l'épaule le signe des expéditions saintes, et qui croisaient le fer au nom de Jésus-Christ[1].

La foi était aventureuse comme la gloire. Les missionnaires et les marins sortis du Groenland firent des expéditions dans le nord jusqu'aux détroits de Lancaster et de Barrow et découvrirent Terre-Neuve en 1285. Ils fouillèrent les dédales les plus reculés de l'océan Glacial et furent, au XIIIe siècle, les prédécesseurs des plus hardis explorateurs du XIXe, des Bellot et des Parry, des Mac Clure et des Nordenskiold. Ils descendirent ensuite le long des côtes du Labrador et du Canada et peut-être plus bas encore. Le grand schisme eut son retentissement dans ces terres glacées, et l'on y voit des évêques compétiteurs nommés par Rome et par Avignon

Colomb, sans doute, a pu ignorer tous ces détails qui n'ont eu aucune influence sur l'histoire de la civilisation. Mais il a peut-être eu une connaissance vague et générale des découvertes qui avaient été faites dans les siècles précédents au nord-ouest de l'Europe, car la mémoire des expéditions scandinaves et islandaises ne fut jamais perdue en entier[2]. Chose étrange ! c'est vers l'époque même où le navigateur chrétien débarque aux Antilles pour y porter la croix de Jésus-Christ que le diocèse de Gardar disparaît sous l'invasion et les coups des barbares venus des côtes païennes les plus voisines. En 1448, le pape Nicolas V, « ayant entendu les gémissements de ses enfants bien-aimés du Groenland, charge les évêques de Holt et Skalhoft, en Islande, de pourvoir à leurs besoins spirituels. » Cette décision reste sans effet. Un demi-siècle plus tard, les malheureux

1. Fischer, *Testilhes* (dîmes) *for the crusades in Greenland, 1276-1282,* New York, 1906; Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique,* 1892, t. I, p. 334.

2. C'est l'opinion d'Harrisse, *Fernand Colomb,* p. 104; de Payne, *History of the New World,* 1892, t. I, p. 107; et de Nordenskiold, *Periplus,* 1897, p. 84. M. H. Vignaud conteste absolument que Colomb ait connu les voyages au Vinland et qu'il ait été renseigné par les Islandais, *Études critiques,* p. 386 et suiv. « Il est absurde, dit-il, de poser Leif ou Karlsefui en rival ou en précurseur de Colomb. La découverte des Scandinaves a été aussi inutile à l'humanité qu'elle paraît l'avoir été à eux-mêmes; elle est comme si elle n'avait jamais été faite. » *Les expéditions des Scandinaves en Amérique,* p. 34.

Groenlandais renouvellent leur demande et, en 1492, Alexandre VI envoya ses bulles au moine bénédictin Mathias Knutsson, qu'il destinait au siège de Gardar. C'est le dernier témoignage des sympathies de l'Église pour sa fille du Nord et des relations entre l'Europe et les colonies mourantes de l'Amérique boréale [1]. Cet acte pontifical est pour ainsi dire l'oraison funèbre de l'ancienne Église du Nouveau Monde. Mais les peuples baptisés ne meurent que pour revivre; quelques mois plus tard, le même pape Alexandre VI recevait avec joie, admiration et espérance la nouvelle de la découverte de Colomb.

III

Le grand navigateur a-t-il connu les textes si suggestifs et si curieux de l'évêque de Cambrai? Oui, les preuves abondent, tous les auteurs qui se sont occupés de la question l'affirment et Colomb lui-même ne fait pas difficulté de l'avouer.

Le chapitre de Séville possède une bibliothèque illustre dont le premier fonds remonte au moyen âge. Au XVIe siècle, elle s'augmenta de collections formées par Fernand Colomb, second fils de l'amiral, qui était un des plus grands bibliophiles et un des lettrés les plus éclairés de son temps. Dans ses fréquents voyages, en Flandre et ailleurs, il acheta ou reçut 15 370 livres et manuscrits, chiffre qu'aucune bibliothèque privée n'avait encore atteint. Il réunit à Séville toutes ces richesses littéraires et scientifiques et il constitua comme premier bibliothécaire de la Colombine le Brugeois Jean Vasæus, qu'il avait rencontré lors de son voyage en Flandre en 1522 [2].

Les livres les plus curieux de cette collection sont certainement ceux qui ont appartenu au grand navigateur et qu'il a couverts de ses notes. Ses auteurs favoris sont Pline, puis Marco Polo, l'illustre voyageur vénitien, qu'il a annoté trois cent soixante-six fois [3]; Eneas Sylvius, monté plus tard sur le siège de saint Pierre

1. Eug. Beauvois, *op. cit.*, p. 586, et *Découvertes des Scandinaves en Amérique du* Xe *au* XIIIe *siècle.* Fragments des Sagas islandaises traduits pour la première fois, dans *Revue orientale et américaine*, Paris, Challemel, in-8°, 1859, p. 77; J. Guiraud, *Histoire partiale, Histoire vraie*, Paris, 1912, t. II, p. 136.

2. H. Harrisse, *Excerpta columbiana*, 1887; H. Vignaud, *Histoire critique*, I, p. 102; *Études critiques*, p. 298

3. *De consuetudinibus et conditionibus orientalium regionum*, ouvrage traduit en latin de l'italien par François de Pepuriis, de Bologne, in-4°.

sous le nom de Pie II, dont le texte porte huit cent soixante et une remarques [1]. Mais il préférait à tous le grand évêque de Cambrai, Pierre d'Ailly. Le volume qui contient sa principale œuvre cosmographique, l'*Imago mundi* [2], ainsi que plusieurs autres traités, est enrichi de huit cent quatre-vingt-dix-huit notes, écrites soit de la main de l'amiral, soit surtout de celle de son frère Barthélemy [3], à qui appartenait l'exemplaire. Plusieurs de ces notes sont d'une très grande valeur. C'est à cause de cette importance particulière que le livre du cardinal de Cambrai est conservé à Séville dans une urne de cristal, donnée par un noble espagnol enthousiaste de Colomb [4].

De plus, dans les loisirs qui suivirent son troisième voyage en 1501-1502, Colomb avait rassemblé un certain nombre de prophéties, tirées des auteurs sacrés et profanes, sur les régions nouvelles à découvrir et sur la conquête qu'on pourrait faire de la Terre Sainte, grâce aux trésors qu'on y acquerrait. Nous en parlerons plus loin.

Les textes de ces prédictions, copiés par différents secrétaires, furent réunis en un seul livre au XVIIe siècle, et conservés à la Colombine. Ce qui fait le prix inestimable de cette collection, ce sont les notes marginales écrites de la main de l'amiral. Or,

1. *Historia rerum ubique gestarum,* Cologne, 1477. Cf. Vignaud, *Histoire critique,* I, p. 101.

2. *Imago mundi,* c. VIII, *De quantitate terræ habitabilis.* La sphéricité de la terre avait été niée par Anaximandre, Leucippe et Homère, qui la comparaient soit à un cylindre, soit à un disque.

3. De ces notes, plusieurs ont été reproduites en fac-similé par le savant bibliographe franco-américain M. Harrisse, dans ses *Notes on Colombus,* New York, 1864-1866. Cf. *Études religieuses,* 1876, t. II, p. 24.

4. Cf. *Libros y autografos de D. Christobal Colon,* par Simon de la Rosa y Lopez. C'est un discours de réception à l'Académie royale des bonnes-lettres de Séville. Le savant conservateur de la Bibliothèque Colombine, don Servando Arboli, y a répondu avec sa compétence habituelle. Nous sommes heureux de témoigner notre reconnaissance au chanoine Arboli et à son premier official, le docteur Simon de la Rosa : c'est à eux que nous sommes redevable de plusieurs de ces détails. Cf. Vignaud, *op. cit.,* p. 96, et t. II, p. 649. Il a rectifié en les augmentant les chiffres donnés par M. Simon de la Rosa. Plus récemment, la Commission colombine de Rome a reproduit toutes ces notes photographiquement et elle les a publiées à l'occasion du centenaire de la découverte. Ce travail de premier ordre, qui a pour titre : *Raccolta colombiana,* est dû à M. de Lollis et à plusieurs collaborateurs. Il comprend trois énormes volumes et un supplément (1892-1894). Nous l'avons admiré à l'exposition de Paris en 1900.

Colomb y cite à plusieurs reprises les ouvrages cosmographiques du cardinal de Cambrai[1]. Sans doute, ces notes, comme celles de l'*Imago*, n'ont pas toutes la même valeur, elles ne sont souvent qu'un simple rappel, un memento sommaire; elles témoignent cependant des préoccupations du navigateur et de la haute estime qu'il a professée jusqu'à la fin de sa vie pour les opinions scientifiques et autres de Pierre d'Ailly.

Fernand Colomb, dans la vie de l'amiral qui lui est attribuée, parle aussi des textes du cosmographe cambrésien[2]. Le fils du héros, bien que très versé dans la connaissance de tous les livres de son époque, ne cite guère, en fait de géographie, que Ptolémée, Pomponius Mela et Pierre d'Ailly. Il paraît avoir hérité pour l'évêque de Cambrai de toute l'admiration et de toute la reconnaissance de son père et le place avant Toscanelli, le médecin florentin avec qui Colomb fut, dit-il, en rapport[3]. Le dominicain Las Casas, en écrivant son *Historia*, avait eu sous les yeux l'exemplaire de l'*Imago mundi* annoté par Colomb, ainsi que le texte espagnol aujourd'hui disparu des œuvres de Fernand. Or, voici ce qu'il écrit : « Je crois certain que, parmi les écrivains anciens, d'Ailly est celui qui a le plus excité Colomb à réaliser son grand projet[4]. » Navarrete partage aussi cet

1. *Libro de las Profecias,* ms. de la Colombine. Ce *Libro* se trouve imprimé dans les *Scritti* publiés par M. de Lollis, t. II de la *Raccolta colombiana.* — Cf. Vignaud, *Histoire critique,* t. I, p. 22.

2. *Historie.* M. Harrisse pense que Fernand n'est point l'auteur de cet ouvrage, qui remonte cependant au XVIe siècle. Il ne paraît pas douteux pourtant que le manuscrit original a été écrit par le fils de Colomb, mais les éditeurs italiens y ont fait des changements et des additions dans leur édition de Venise de 1571. M. Harrisse a critiqué vivement certaines assertions des *Historie* et a montré qu'on ne pouvait se fier aveuglément à ce livre qui fut composé dans un but purement apologétique. Le P. Mandonnet est aussi de cet avis, *op. cit.,* p. 101, 179, 186.

3. M. Vignaud conteste absolument l'authenticité de ces lettres de Toscanelli à Colomb. Le grand navigateur n'en a jamais fait mention, les contemporains ne les ont pas connues. D'ailleurs, la langue, la construction logique et les variantes du texte permettent difficilement de croire que ces deux lettres émanent de Toscanelli et qu'elles soient de la date qu'on leur assigne. (*Histoire critique,* t. I, p. 88 et suiv., et t. II, p. 340 et suiv.) Plusieurs faits donnent en outre à supposer que les pièces attribuées à Toscanelli sont apocryphes (*Ibid.,* t. I, p. 344; et t. II, p. 398).

4. *Historia de las Indias,* c. XI, vol. I, p. 89 et 313. Las Casas, dominicain, né à Séville en 1474, a connu l'amiral, sa famille, ses compagnons de voyage; il a publié nombre de pièces venant de Colomb. C'est de lui que viennent la

avis [1]. Le comte Roselly de Lorgues, qui fut, au XIXe siècle, l'historien, ou plutôt le panégyriste ardent du grand navigateur a conclu : « Entre tous ces livres, le Tableau du monde, *Imago mundi*, du cardinal Pierre d'Ailly, paraît seul avoir acquis sur son esprit un crédit auquel le rang ecclésiastique et l'orthodoxie de l'auteur n'eurent pas moins de part que sa science [2]. » Le savant de Humboldt, surnommé l'Aristote moderne, avec plus de froideur et de vraie compétence, fait une constatation identique; il ajoute pourtant qu'en dehors de là, Colomb était dépourvu d'instruction, étranger à la physique et aux sciences naturelles, bien faible en géométrie, peu familier avec les mathématiques [3]. M. Charles Jourdain écrit dans le travail que nous avons déjà cité [4] : « Colomb avoue qu'il a puisé sa doctrine dans les ouvrages des cosmographes les plus accrédités de son temps, entre autres l'*Imago mundi* du cardinal d'Ailly. » L'habile et érudit compilateur de la *Raccolta di documenti*, M. de Lollis, dit de même : *Pietro d'Ailly, la fonte geografico-religiosa principale cui s'inspiro Cristoforo Colombo* [5]. Quelques années plus tard, il écrit dans la *Revue des Revues* : « A part le manque, chez Colomb, de ce degré de culture littéraire, alors que rien n'était plus commun à l'époque de la Renaissance en Italie, si l'on voulait dresser une liste des auteurs que Christophe Colomb cite lui-même dans ses écrits, et de ceux dont la lecture lui est attribuée par son fils, on trouverait, en retranchant de la somme ceux qui, évidemment, n'ont pas été consultés directement par lui, que l'ensemble de son érudition n'excédait pas de beaucoup ce petit nom-

plupart des indications données sur l'influence qu'aurait eue Toscanelli sur les idées du navigateur, mais il s'est trompé de bonne foi. D'autre part, il a travaillé sur une copie du journal de bord de Colomb dont il nous a laissé une analyse avec des interpolations et des suppressions. (Cf. Vignaud, *Histoire critique*, I, 259.) Son *Historia de las Indias*, commencée en 1527, a été achevée vers 1561, mais elle n'a été imprimée qu'en 1875-76, à Madrid, par les soins de l'Académie royale, 5 vol. in-8°. Voir la brochure publiée par M. H. Vignaud en 1912 et intitulée : Henry Harrisse, *Étude biographique et morale*, Paris, Chadenat.

1. *Collection de los viajes*, Madrid, 1825, t. I, p. 409. Cf. Mandonnet, *op. cit.*, p. 69 et 70.

2. *Christophe Colomb*, c. VII, p. 192 de l'édition illustrée, Paris, Palmé, 1880.

3. *Cosmos*, t. II, 2e partie, 6e section, p. 320, 332, 337. Cf. Vignaud, *Études criques*, p. 301.

4. Ci-dessus, p. 11, note 3.

5. *Raccolta*, Roma, 1894, parte I, vol. II, p. 192 et 370; parte V, vol. I, p. 84, 88, 95, 105.

bre de volumes qu'il annota de ses mains sur les marges et que les soins de son fils nous ont conservés [1]. »

Mais à quoi bon citer ces autorités anciennes et modernes? Colomb lui-même avoue qu'il s'est nourri des textes de l'*Imago mundi.*

Dans un rapport curieux adressé d'Espanola aux rois Ferdinand et Isabelle en 1498, il cite presque tout entier ce chapitre VIII dont nous avons exposé plus haut les idées principales [2]. L'amiral paraît s'estimer très heureux d'avoir prouvé par ses découvertes la vérité des théories du grand évêque de Cambrai sur la sphéricité de la terre, et sur la proximité de l'Espagne occidentale et de l'Inde orientale. C'est encore sur l'autorité de Pierre d'Ailly que Colomb accepte la valeur de 56 milles 2/3 attribuée par Alfragani au degré [3] : une valeur très basse convenant singulièrement au navigateur génois qui avait tout intérêt à rapetisser à ses propres yeux et à ceux des autres la circonférence de la terre. Il est curieux de remarquer, à ce propos, que, quand d'Ailly, donnant évidemment à une lieue la valeur de deux milles, en arrivait au résultat que *totus circuitus terræ continet decem millia et ducentas leucas*, Christophe Colomb, épouvanté par l'énormité de ce chiffre, s'empresse de substituer pour son compte la lieue marine correspondante à quatre milles (romains) et triomphalement annote : *Unus gradus respondat milliariis 56 2/3 et circuitus terræ est leuche 5 100 : hæc est veritas* [4].

1. Ces ouvrages sont l'*Historia rerum ubique gestarum* de Pie II (1477), l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly, un résumé latin du livre fameux de Marco Polo (1486), la traduction italienne de l'*Historia* de Pline, la traduction en castillan des *Vies* de Plutarque et la *Géographie* de Ptolémée, édition de Rome, 1478. C'est aux trois premiers de ces ouvrages, imprimés de 1477 à 1487, que Colomb fut le plus redevable. Le Plutarque ne contient aucune note importante. Le Ptolémée ne porte que sa signature. (De Lollis, *Qui a découvert l'Amérique,* dans la *Revue des Revues,* 15 janvier 1898, p. 155-156.)

2. Cette lettre se trouve dans Fernand Colomb, c. IV, fol. 8 v°; *Las Casas,* liv. I, c. III, vol. I, p. 47; *Navarrete,* vol. II, p. 242-276, d'après le *Livre des prophéties,* où ce rapport est également transcrit; c'est le texte original. De Lollis, *Scritti,* vol. II, p. 26-40, texte du *Livre des prophéties.* Humboldt, *Examen critique,* vol. I, p. 16-18, et Fournier, *Histoire de la vie de Colomb,* p. 19-20, l'ont traduite presque entièrement. Cf. Vignaud, *Histoire critique,* t. I, p. 102 et 487.

3. Vignaud, *Histoire critique,* I, 312.

4. De Lollis, *Revue des Revues,* an. 1898, p. 158.

Cette incontestable et prépondérante influence de d'Ailly sur Colomb explique pourquoi les Américains achètent à prix d'or, ou plutôt au poids de l'or, tous les exemplaires de l'*Imago mundi* qu'ils peuvent rencontrer. Ce sont les premières pages de leur histoire, ou plutôt de leur préhistoire, que Pierre d'Ailly raconte. Nous nous étonnons même qu'avec leur esprit d'initiative les Américains du Nord n'aient pas encore publié en latin, en anglais et en français, les textes si curieux de Pierre d'Ailly.

Mais ce n'est pas tout. L'évêque de Cambrai a encore eu sur son siècle d'autres influences, et c'est surtout par la page fameuse que nous avons citée qu'elles se sont exercées.

Ne parlons pas de Toscanelli, à qui beaucoup d'auteurs ont attribué la première idée d'aller aux Indes par l'ouest et au levant par le couchant. Toutes les conceptions de l'astronome florentin sur la petitesse relative de la mer, sur Cypango et le Cathay, ses erreurs elles-mêmes sur la mesure de Marin de Tyr sont identiques à celles de d'Ailly.

Mais la correspondance de Toscanelli avec un certain chanoine Martins et avec Colomb lui-même est considérée comme apocryphe par M. Vignaud et plusieurs autres. Il est certain qu'il n'en reste aucune trace ni dans les papiers du navigateur génois, ni dans ceux du savant florentin, ni dans les Archives portugaises, ni dans les auteurs du temps. Elle ne nous est connue que par Fernand Colomb et Las Casas[1], et leur témoignage est contredit par d'excellentes raisons intrinsèques et extrinsèques. Donc, n'insistons pas sur certaines coïncidences, car nous ne voyons point par ailleurs à quelle date et par quelle voie l'érudit florentin aurait connu les manuscrits de l'évêque de Cambrai.

Ce qui est certain, c'est que, d'autre part, d'Ailly a inspiré l'auteur du globe très original que nous avons admiré à Nuremberg. Ce cosmographe, qui a nom Martin Behaim, fut le meilleur élève de l'illustre Régiomontanus. Ce fameux document cosmographique indique *Antilia* comme se trouvant à l'ouest à une distance considérable des Açores et par conséquent, d'après lui, assez proche de l'Inde. C'est l'idée même de Pierre d'Ailly. Et pourtant Behaim ne nomme pas l'évêque de Cambrai, mais nous savons d'autre part qu'il s'est inspiré de l'*Imago mundi*. En effet, Hartmann Schedel, l'auteur de la fameuse *Chronique*

1. Vignaud, *Histoire critique*, I, 114-160; II, 486, 548. Ci-dessus, p. 392, n. 3.

de Nuremberg imprimait son œuvre dans cette ville, en 1493, au moment même où Behaim y terminait son globe si connu dans l'histoire de la géographie[1].

Or, Schedel, collaborateur de Behaim, a laissé une note manuscrite dans laquelle il cite les auteurs mis à contribution par son ami et en particulier Pierre d'Ailly. Le prélat est toujours dans la compagnie des savants déjà nommés, Ptolémée, Aristote, Pline et Strabon, et il doit être considéré avec eux comme un des inspirateurs du cosmographe nurembergeois[2].

D'autre part, un savant médecin de Nuremberg, Jérôme Müntzer, était ami de Schedel et de Behaim. Le 14 juillet 1493, il adressa une lettre au roi Joao II de Portugal, pour l'engager à continuer ses entreprises maritimes dans l'ouest et « à chercher le très riche pays oriental de Cathay ». Développant cette proposition, Müntzer cite Aristote, Sénèque et d'Ailly. Cette lettre arriva en Portugal quelques mois après le retour de Colomb à Palos (15 mars 1492)[3]. L'œuvre était accomplie, les rois espagnols avaient devancé Joao dans les régions mystérieuses de l'ouest.

On le voit, la page du grand évêque de Cambraï que nous avons relatée a été lue et commentée au xve siècle dans les milieux les plus cultivés et au sein des pays les plus divers. Sans parler de Toscanelli à Florence, les deux Colomb à Espanola, Behaim et Müntzer à Nuremberg et plus tard, en 1516, Waldseemuller à Saint-Dié, se sont inspirés d'elle. Quelle page, tirée même des auteurs les plus célèbres, a été plus suggestive que celle-ci? Quelle conception cosmographique a été plus féconde en initiatives hardies et en vastes résultats? Elle a fait rêver, méditer et agir. D'Ailly pouvait-il désirer pour son livre un sort plus glorieux et pour lui-même une plus large sphère d'action et d'influence? On peut le dire sans exagération, les deux mondes ont été les tributaires, ou plutôt les heureux bénéficiaires, des vastes pensées propagées par le savant cambrésien.

1. Une belle reproduction s'en trouve à Paris, au département des cartes de la Bibliothèque nationale. Elle date de 1847.

2. Vignaud, *Histoire critique,* p. 445. Cf. Ravenstein, *Martin Behaim, his life and his globe,* Londres, 1908; Janssen, *L'Allemagne et la Réforme,* t. I, p. 115, et t. VII, p. 302.

3. La traduction française se trouve dans Vignaud, *Histoire critique,* II, 620. Ce document, émanant de Müntzer, n'a été connu que de nos jours, bien qu'il ait été imprimé dès la fin du xve siècle.

V

Nous arrivons maintenant à une partie importante et peut-être la plus délicate de notre tâche.

Quand et comment Christophe Colomb connut-il les œuvres du cardinal Pierre d'Ailly? A quelle époque se mit-il au courant des idées cosmographiques de l'évêque de Cambrai? Dans quelle mesure profita-t-il de l'*Imago mundi*? Les documents qui ont récemment vu le jour ont apporté à ces questions de nouveaux éléments de solution et nous sommes heureux de les faire connaître à ceux qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici.

Précisons cette épineuse question. Colomb a certainement connu les œuvres du cardinal de Cambrai; c'est à lui qu'il a emprunté les traits fondamentaux de son système, nous l'avons démontré. Mais est-ce avant son premier voyage [1], quand, pauvre, exilé et repoussé de tous, il cherchait sa voie et tâchait d'émouvoir tour à tour en sa faveur la cour du roi de Portugal, la commission royale de Salamanque, le dominicain Diégo de Déza, les Franciscains de la Rabida, puis enfin, à Santa Fé, les rois catholiques Ferdinand et Isabelle?

Ou bien est-ce après son second voyage, quand il avait déjà découvert les îles qu'il cherchait dans l'ouest, quand il commençait à jouir des sourires de la fortune, des premiers rayons de la gloire et de la faveur des souverains?

Est-ce avant 1492, époque de la première expédition, ou est-ce en 1494, au retour de son second voyage aux Antilles? Dans le premier cas, d'Ailly aurait été l'ange inspirateur et conducteur qui aurait dissipé devant le hardi marin les ombres de la *mer ténébreuse, ferro diverberat umbras*; dans le second, il aurait été un ange gardien et défenseur qui l'aurait confirmé dans ses desseins. Après ses premiers succès, il lui en aurait préparé d'autres en lui inspirant de nouvelles et plus vastes théories cosmographiques.

Or, nous possédons, sur la vie et les découvertes du naviga-

1. Pour plus de clarté, rappelons ici les dates des quatre voyages d'Espagne en Amérique qu'a exécutés le courageux navigateur : premier voyage, du 3 août 1492 au 1er mars 1493; deuxième, du 25 octobre 1493 à 1496; troisième, de 1498 à 1501; quatrième, de 1501 à 1505.

teur, deux sources de renseignements historiques, diverses d'origine et de caractère, qui se trouvent souvent en contradiction. La réponse sera différente selon que nous nous inspirerons des documents de provenance colombienne, ou des pièces qui sont indépendantes et qui émanent d'ailleurs. A quels auteurs faut-il accorder créance?

Les textes colombiens forment une série et dépendent tout les uns des autres. Ils proviennent d'abord du navigateur lui-même, puis de ses premiers biographes, ceux qui ont été les gardiens et les éditeurs de ses manuscrits, les interprètes de sa pensée, les confidents de ses projets et les défenseurs de sa mémoire. Nous voulons parler de son fils Fernand Colomb, dont nous avons vu la tombe dans la cathédrale de Séville, et qui fut l'héritier naturel de son père; puis de Las Casas, le grand évêque de Chiapas, qui fut le dépositaire de ses papiers. L'un et l'autre écrivirent longuement sa vie en s'appuyant sur des documents et des pièces autographes qu'eux seuls possédaient alors, et dont une grande partie a malheureusement disparu depuis. Beaucoup d'auteurs modernes ont cru que ces deux ouvrages étaient l'unique et la meilleure source de renseignements. Ils ont pensé qu'on pouvait et qu'on devait s'en rapporter entièrement au témoignage de ces deux premiers biographes qui ne faisaient que traduire la pensée et transcrire les assertions du héros dont ils racontaient la vie. Au fond, tout se réduit à une source unique, les écrits et les papiers du navigateur lui-même, qui a mis dans ces documents tout ce qu'il voulait bien y mettre et tout ce qu'il désirait qu'on connût.

Les modernes, Irving[1], Humboldt[2], et surtout Roselly de Lorgues[3], ont marché sur les traces de ces premiers historiens et ont suivi pas à pas, avec une foi robuste, voire même inébranlable, la tradition colombienne.

La seconde source est toute différente et tout à fait moderne. Le premier qui s'attaqua aux bases fondamentales de la légende fut Harrisse, qui, dans son *Fernand Colomb*[4], montra

1. *A history of the life and voyages of Christophe Colombus*, London, 1828, 4 vol.

2. *Cosmos*, trad. Paris, Gide, 1855-1859, 4 vol.

3. *Christophe Colomb*, Paris, Didier, 1856, 2 vol. in-8°.

4. *Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres. Essai critique*, Paris, Tross, 1872, gr. in-8°.

que les *Historie* du fils de l'amiral fourmillaient d'erreurs et contenaient des assertions absolument inacceptables. Plus tard, dans son *Christophe Colomb*[1], il contesta les témoignages du père lui-même avec une audace que personne n'avait eue jusqu'alors et avec l'âpre verve dont il était coutumier.

Enfin, dans son *Colomb devant l'histoire*[2], son impétuosité mordante releva impitoyablement toutes les erreurs que commettaient ses adversaires.

C'est en ce moment que parut la *Raccolta colombiana*, vaste publication qui fait le plus grand honneur à ceux qui l'ont conçue et exécutée, et surtout à M. de Lollis qui fut l'âme de la commission. Leur œuvre, apologétique dans son origine et dans leur intention, publia tous les documents qui proviennent des deux sources, et devint ainsi, par la force même des choses et presque malgré eux, une œuvre de justice et un instrument de rectification. Ces corrections n'auraient point été possibles il y a vingt ou trente ans. Écoutons M. Henry Vignaud : « C'est le grand mouvement d'idées créé, tant en Europe qu'en Amérique, par la commémoration du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, qui les a fait naître; c'est le développement qu'a pris de notre temps la critique historique qui en fait comprendre l'importance; c'est le nombre considérable de documents originaux reproduits avec cette exactitude méticuleuse à laquelle nos pères ne pouvaient atteindre, qui a rendu leur solution possible[3]. »

C'est en s'appuyant surtout sur les sources extra-colombiennes et sur les pièces que la *Raccolta* a mises à la portée du grand public que M. Henry Vignaud a écrit ses trois importants volumes. Ils battent en brèche sur beaucoup de points, avec non moins de talent, plus de calme et plus de justice que M. Harrisse, la tradition qui procède du navigateur seul, et ils renouvellent véritablement cette histoire qui, d'après l'auteur, a été jusqu'ici singulièrement tronquée et mutilée, pour ne pas dire dénaturée. Désormais, plus un seul historien sérieux ne pourra se dispenser d'étudier avec lui et de méditer les ouvrages si largement documentés du consciencieux historien.

1. *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants*, Paris, Leroux, 1884, 2 vol. gr. in-8º.
2. *Christophe Colomb devant l'histoire*, Paris, Welter, 1892, gr. in-8º.
3. *Études critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes*, Introd., p. 25.

Pour M. Vignaud comme pour nous, la question principale a toujours pour objet le vrai but poursuivi par Colomb dès son premier voyage.

Deux hypothèses se présentent devant nos yeux, selon que l'on adopte l'histoire colombienne ou que l'on étudie les textes qui ne dépendent point des récits des deux Colomb et de Las Casas et des recueils qui émanent d'eux.

Dans le premier système, on suppose que le navigateur avait connu, longtemps avant 1492, les idées de d'Ailly et qu'il avait arrêté, d'après lui, les grandes lignes de son projet. Où et quand avait-il lu l'*Imago* ? Ni Colomb ni ses continuateurs ne répondent à cette question.

Est-il vrai que, dès le commencement, le hardi marin a voulu aller à Cypango (Japon) ou au Cathay (Chine), le royaume du grand Khan, ou enfin le pays légendaire du prêtre Jean (Indes)? A-t-il prétendu arriver ainsi au levant par le ponant? Dans cette supposition, il connaissait alors les affirmations de Pierre d'Ailly « sur la réduction du degré terrestre à 56 milles 2/3, sur la grande extension de l'Asie vers l'est, sur la proximité de l'Espagne des Indes et sur la préférence qu'il fallait donner à la mesure de Marin de Tyr en la comparant à celle de Ptolémée [1]. »

Telle est l'hypothèse qui a prévalu jusqu'ici dans les histoires qui dépendent de la tradition colombienne. Pour elles, le héros génois a conçu *a priori* son grand projet. Par une vue de génie, il a eu l'idée d'arriver en Extrême-Orient en suivant une route plus courte. Telle a été la pensée première, dominante et comme l'étoile directrice de sa vie. Il a voulu, dès l'origine, reconnaître notre sphère tout entière et compléter le globe, comme dit Lamartine, voilà pourquoi il s'est élancé sur de fragiles caravelles à la conquête d'une partie du monde jusqu'alors inconnue. Il était de la race de ces découvreurs obstinés et prédestinés, de ceux qui, comme les Normands aventuriers et conquérants d'autrefois,

Ressuscitaient en nous cet attrait du mystère,
Obsession de ces géants,
Qui leur faisait trouver trop banale la terre
Et trop étroits les océans (2).

1. Vignaud, *Histoire critique*, t. II, p. 340.
2. Vers cités par M. Donnay dans son discours de réception à l'Académie française en remplacement de M. Sorel, le 19 décembre 1907.

C'est ainsi que Albert Sorel, l'historien-poète, chante les exploits de ses ancêtres, les grands navigateurs normands de jadis. Pour nous, nous ne savons pas si Christophe Colomb trouvait la terre banale, mais il est certain que, d'après d'Ailly, il croyait les océans plus étroits qu'ils ne sont.

Donc, selon la tradition colombienne, la première démarche que fit le navigateur pour réaliser son grand projet fut son voyage en Portugal, au commencement de 1484, à la cour du roi Joao II. Colomb prétend même qu'il travailla à le convaincre pendant quatorze ans, ce qui est manifestement exagéré. D'après Las Casas, le marin parla d'abord au roi des îles à découvrir « très riches en or, argent, perles, pierres précieuses et avec une population considérable. Par ladite route, il prétendait ensuite arriver à la terre de l'Inde, à la grande île de Cypango et aux royaumes du grand Khan [1]. »

Nous avons plus de renseignements sur les démarches de Colomb à la cour des rois catholiques en 1486. Ferdinand et Isabelle voulurent bien lui donner audience et, d'après leurs ordres, Talavera forma une commission, qui siégea probablement à Salamanque, pour examiner scientifiquement et théologiquement ses vastes desseins. Il est possible que les maîtres de cette Université, l'une des plus illustres du monde, eurent connaissance de ces grands projets et furent alors appelés à donner leur avis sur les idées du navigateur génois. Fut-il alors question de d'Ailly? Nous n'en dirons rien, car nous ne connaissons guère que les objections qui furent faites. Mais nous savons que c'est dans ces circonstances qu'il fit la connaissance du dominicain Diégo de Déza, professeur de théologie à Salamanque, puis précepteur de l'héritier du trône don Juan. C'était une intelligence éclairée et un grand cœur. Il comprit les vastes conceptions du navigateur et plus tard, devenu archevêque de Tolède, il ne cessa de le protéger [2]. Enfin, après des années d'attente, en 1490, les commissaires rejetèrent ses propositions.

Profondément découragé, Colomb eut alors l'intention d'offrir ses services à la France et de demander au roi Charles VIII des

1. *Historia de las Indias,* liv. I, chap. XXVIII, vol. I, p. 218; H. Vignaud, *Histoire critique*, t. I, p. 386.

2. Mandonnet, *Les Dominicains et la découverte de l'Amérique,* p. 118. Le savant auteur admet, lui aussi, l'influence de d'Ailly sur Colomb, p. 19 et 70.

navires pour exécuter ses si hardis desseins. Ah! si le roi de France avait pu l'écouter! s'il eût dirigé vers le Nouveau Monde l'audacieux courage des marins bretons ou la froide bravoure des explorateurs normands! s'il eût envoyé en Amérique cette noblesse si ardente et si brave, avide de gloire et de coups d'épée, au lieu de l'employer en Italie dans des expéditions aussi brillantes qu'inutiles! Qui nous dira ce qu'eussent fait au delà des mers la prudence de Louis XII, la vaillance de François Ier, aidées de ces incomparables soldats qui se nomment dans l'histoire La Trémouille et Lautrec, Gaston de Foix et Bayard? Mais à quoi bon ces regrets stériles qui nous écartent de notre sujet?

Déza ne fut pas le seul religieux qui comprit et protégea Colomb. Dès 1485, le navigateur, alors complètement inconnu, avait trouvé aide et protection au couvent franciscain de la Rabida, situé sur les bords de l'Atlantique, près de Palos. En 1491, Colomb alla retrouver au monastère Juan Perez et Antoine de Marchena qui déjà l'avaient compris et approuvé. Ces religieux le mirent en relations avec l'armateur Alonzo Pinzon, qui, lui, avait ou croyait avoir des indications certaines sur Cypango et qui cherchait à y arriver. Ses entretiens, ses conseils, son expérience nautique, son énergie inébranlable exercèrent sur l'esprit du navigateur une très encourageante influence. C'est lui surtout qui, lors de leur débarquement à San Salvador et à Espanola, persuada à Colomb qu'ils étaient parvenus à Cypango et au Cathay.

En attendant, nous nous le représentons volontiers contemplant du haut des fenêtres du monastère le magnifique panorama de la côte et de la mer et méditant les idées cosmographiques de d'Ailly. Par delà la ligne indécise où voisinent la terre et le ciel, par delà l'horizon couvert de brume et de mystère, il voyait les terres nouvelles à découvrir et il caressait en esprit ses rêves les plus chers. Enfin, après des mois d'attente et d'incertitude et grâce surtout aux démarches de Juan Perez, la reine Isabelle rappelle le hardi marin ; ses propositions sont renvoyées à une autre commission qui les examine à Santa Fé (1491). D'après certains auteurs, le grand cardinal Mendoza l'approuve, le chancelier d'Aragon Santangel le protège et la cour, après bien des tergiversations, fait droit à toutes les demandes de Colomb [1].

1. Les capitulations de Santa Fé ont pour objet la découverte et la prise de

Les rois catholiques ordonnent aux autorités de Palos de fournir à Colomb des caravelles. Les Pinzon apportent leur actif concours, et toutes les difficultés s'aplanissent. Le 3 août 1492, l'expédition met enfin à la voile.

En mer, l'équipage se décourage, veut revenir en arrière et tente de se révolter. Colomb et Pinzon rétablissent l'ordre en mettant sous les yeux des matelots les magnifiques espérances que tous deux ont conçues et la grande œuvre qu'ils sont en train d'accomplir. Selon l'expression d'Horace, leurs cœurs étaient trois fois cuirassés contre toutes sortes de dangers. Nous nous souvenons ici des vers superbes par lesquels de Heredia exprime les pensées et les désirs de ces nouveaux Argonautes :

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré.

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan les étoiles nouvelles (1).

Enfin, le 12 octobre 1492, à deux heures du matin le matelot Rodrigo de Triana aperçoit le premier la terre. Colomb prend possession de l'île qu'il appelle *San Salvador.* Avant de livrer son âme aux premiers enchantements de cette terre admirable, de ces oiseaux au brillant plumage, de ces arbres d'essence inconnue et de cette *novitas florida mundi* dont parle Lucrèce, le premier soin de Colomb est de rendre grâces à Dieu et de prendre possession solennelle de ces îles en y plantant la croix. Puis, dans la supposition où il ait connu d'Ailly avant son premier voyage, l'heureux marin dut sans doute avoir un souvenir reconnaissant pour son grand initiateur, l'évêque de Cambrai. Colomb continue ses recherches; il aborde à Cuba, puis à Haïti (Espanola), îles que Pinzon et lui prennent successivement pour Cypango. Enfin, après une croisière de quelques mois, dans le cycle des Antilles, l'heureux marin retourne en Espagne et aborde à Palos, le 15 mars 1493, convaincu qu'il est arrivé aux Indes orientales.

possession de certaines îles de l'Océan, connues ou soupçonnées par le navigateur. Il n'est pas question des Indes dans le texte qui nous a été conservé de cette pièce officielle.

1. De Heredia, *Les Conquérants.*

C'est pendant toutes les péripéties tragiques de l'aller et du retour, pendant ces jours où l'espoir et le doute se disputent successivement le cœur de ses compagnons, que Colomb écrit son *Journal de bord.* Il déclare catégoriquement « que les Indes asiatiques sont l'objet de son expédition et que c'est sur l'ordre des souverains qu'il y va. C'est sur sa proposition, nous dit-il, qu'ils lui auraient donné cette mission. Il les aurait renseignés sur les contrées de l'Orient; il leur aurait dit qu'il existait là un grand Khan qui, à plusieurs reprises, avait demandé qu'on lui envoyât des docteurs versés dans la foi chrétienne. Leurs Altesses, frappées par ces considérations, lui auraient commandé, en leur qualité de princes chrétiens, de s'intéresser au triomphe de la foi, de se rendre dans ces contrées de l'Inde et de se mettre en rapport avec leurs souverains en vue de les convertir. Ils lui auraient enjoint aussi de ne pas y aller par l'est, comme on le faisait communément, mais de s'y rendre par la route de l'occident qui n'avait jamais été prise [1]. »

Puis le marin raconte, au cours de son journal, que « quarante-huit jours après son départ de Palos, le 19 septembre, sa flottille se trouvait dans le voisinage de quelques îles qu'on ne parvenait point à trouver. Colomb nous dit qu'il ne voulut pas s'arrêter à les chercher parce que sa volonté était de poursuivre son voyage jusqu'aux Indes. » Le 3 octobre, il répète les mêmes affirmations. Le 10, il répond à ses gens qui se plaignaient de la longueur de la route, qu'il était venu dans ces mers pour se rendre aux Indes et qu'il entendait poursuivre son voyage « jusqu'à ce qu'il les eût trouvées. » A partir de ce moment, il ne parle plus d'aller aux Indes, parce qu'il croit y être arrivé [2]. Il prend le groupe des Antilles, ces Sporades de l'Atlantique, pour Cathay, Cypango et le royaume du grand Khan, nous l'avons vu.

Si le *Journal de bord* est authentique, si cette pièce nous est parvenue telle qu'elle a été écrite, ces assertions si formelles de Colomb ont une incontestable valeur et semblent mériter toute créance.

Mais remarquons d'abord que nous n'avons plus le texte exact de ce *Journal,* que ce que nous possédons est une analyse d'une

1. H. Vignaud, *Histoire critique,* t. II, p. 255. Le texte espagnol et la traduction française se trouvent à la page 586.

2. H. Vignaud, *Histoire critique,* t. II, p. 252.

copie du document original faite par Las Casas. Cette pièce, après avoir été renvoyée aux rois, est rentrée très probablement entre les mains de Colomb, qui a pu ainsi remanier à son gré le manuscrit original [1]. Plusieurs raisons nous inclinent à supposer que c'est peut-être ainsi que les choses se sont passées [2]. De plus, l'expression *las Indias*, dont il se sert, désigne chez lui les terres où il voulait aller, c'est-à-dire les Antilles qu'il cherchait et qu'il a découvertes. Il ne s'agit point des Indes orientales dont il n'est jamais question dans tout ce qui a rapport à la première entreprise de Colomb.

L'explorateur répète ces mêmes mots dans les lettres écrites dès son retour à Luiz de Santangel et à Raphael Sanchez et il les emploie évidemment dans le même sens. C'est toujours ainsi d'ailleurs que ces expressions sont entendues par les compagnons de son premier voyage, par les témoins des procès dits des Colomb, par les marins de Palos, par les héritiers des Pinzon et par tous les contemporains.

C'est donc incidemment, par deux ou trois membres de phrase de quelques mots chacune, qui tiennent à peine au sujet, qui sont faciles à ajouter ou à supprimer, que Colomb ferait connaître l'objet exceptionnel et grandiose de son expédition.

C'est sur ce texte unique, que nous avons tenu à citer en entier, que les Colombiens modernes ont brodé leurs fantaisies, selon la tournure de leur esprit, le caractère de leur œuvre et le génie de leur race.

Beaucoup d'historiens, on le sait, se servent des faits comme de prétextes à des dissertations de rhétorique et à des amplifications plus ou moins oratoires au sein desquelles disparaît pour ainsi dire ce qui est exact et connu. Quelques exemples vont servir à faire toucher du doigt par nos lecteurs le procédé qui n'est pas nouveau et dont la science vraie a grandement à se plaindre.

A propos des démarches de Colomb en Portugal, l'Allemand Sophus Ruge écrivait naguère : « Colomb exposa son plan; il parla de la découverte des Açores et des îles du Cap-Vert, cita l'opinion des anciens auteurs, rappela les récits des navigateurs au sujet des îles qu'ils avaient aperçues et fit appel notamment aux récits de Marco Polo [3]. »

1. H. Vignaud, *Histoire critique*, t. I, p. 22, et t. II, p. 256.
2. *Ibid.*, t. II, p. 259 et suivantes.
3. *Colombus* p. 85.

Qu'en sait-il, et qu'en sait davantage l'Américain William Prescott qui avait déjà tenu un langage analogue[1]?

Avant eux, l'Italien Ramusio avait parlé, au XVIe siècle, des propositions faites par l'amiral aux Génois, ses compatriotes. Au XIXe siècle, un autre Italien, non moins animé de patriotisme local, nous raconte l'histoire des rapports de Colomb avec Venise, ce qui a toujours été une mystification. L'évêque Geraldini invente un voyage de l'explorateur en France, ce qui est faux.

L'Anglais Markhan raconte d'une manière tragique le premier séjour de Colomb à la Rabida. Après lui et bien d'autres, les peintres et les graveurs ont représenté le grand Génois demandant à la porte du monastère un morceau de pain et un verre d'eau pour lui et son petit garçon. C'est ainsi que le roman s'introduit dans l'histoire.

En racontant les demandes de Colomb à la cour de Castille, bien des auteurs modernes ont parlé de son attitude et de son langage comme s'ils l'y avaient vu et entendu. « Il parut devant les rois, nous dit l'Américain Washington Irving, avec une contenance modeste, mais sans embarras [2]. » « On eût dit un roi déguisé conversant avec ses égaux, » s'écrie l'enthousiaste Roselly de Lorgues [3].

C'est surtout à propos des conférences de Salamanque que les historiens, ou plutôt les romanciers, se sont donné carrière après Irving et plusieurs autres. Antoine de Latour nous montre Colomb « frappant à la porte du couvent de San Esteban, à Salamanque, où les Pères dominicains le reçoivent avec empressement. On l'installe dans une cellule près de la bibliothèque, pour qu'il puisse y continuer ses recherches. Les moines se pressent autour de lui et l'écoutent avec admiration. Ils viennent en si grand nombre qu'il faut désigner pour ces conférences une grande galerie. Le cercle devient foule. Les opposants arrivent à leur tour, formant une majorité bruyante, et finissent par étouffer la voix plus autorisée des faibles adhérents, etc... [4].»

C'est principalement notre compatriote Roselly de Lorgues

1. *History of reign of Ferdinands and Isabella*, t. II, ch. XVI, p. 118. Cf. Vignaud, *Histoire critique*, t. I, p. 385
2. *Life of Colombus*, l. II, ch. III.
3. *Christophe Colomb*, t. I, p. 178.
4. *Christophe Colomb à Salamanque*, dans *Revue britannique*, fév. 1865.

qui se fait remarquer par ses accès lyriques. Il n'est ni ignorant ni trompeur, mais il se montre passionné, il place Christophe Colomb au-dessus de la critique et, sans le vouloir, dénature les faits en s'abandonnant à ses effusions oratoires. Ce sont surtout les livres de cet historien avec leurs nombreuses éditions et traductions, qui ont fait de l'illustre navigateur un être de convention auquel il devient difficile de toucher, même d'une main respectueuse, sans entendre crier au sacrilège.

Dans toutes les circonstances historiques que nous venons de rappeler, la plupart des auteurs colombiens tiennent pour certain et pour démontré que l'explorateur avait, dès l'origine, conçu le grand projet de passer aux Indes par l'ouest. Ils supposent donc tous ce qui pour nous est et reste en question, et s'appuient sur ce qu'il s'agit précisément de prouver. Si l'on admet que Colomb tient toutes ses idées de d'Ailly et si l'histoire nous apprend par ailleurs qu'avant son premier voyage le découvreur ne s'autorise jamais du texte de l'*Imago mundi*, si, de plus, il n'est pas démontré qu'il ait connu alors cette suggestive page de cosmographie, tout croule par la base. Remarquons-le, l'ouvrage en question a été fini d'imprimer à Louvain, chez Jean de Westphalie, vers 1487. Or, la date du premier voyage est l'année 1492. Il est peu probable qu'un livre obscur, publié dans une ville lointaine du Brabant, ait été connu en si peu de temps au fond de l'Andalousie. Ni Colomb, ni ses anciens biographes, ni les historiens modernes ne nous indiquent la façon dont ce volume serait venu entre les mains du navigateur avant sa première expédition. Nous allons voir que M. Vignaud et les défenseurs du second système sont sous ce rapport beaucoup plus explicites et plus précis.

V

La seconde hypothèse paraît dès l'abord plus dégagée des exagérations manifestes et même des erreurs graves qui se rencontrent chez certains tenants de la première. Elle montre que le précédent système ne s'appuie au fond que sur une seule autorité, celle de Colomb lui-même, et que tout ce qui procède du grand navigateur a été cru et accepté aveuglément par les historiens anciens et modernes, depuis Fernand Colomb et Las Casas jusqu'aux derniers auteurs du XIXe siècle qui se sont occupés de la question.

L'hypothèse moderne, celle qu'expose surtout M. Vignaud,

s'en rapporte surtout aux documents nouveaux publiés par la *Raccolta* et s'appuie sur cette précieuse collection pour contrôler, juger, critiquer et parfois rejeter la valeur des pièces anciennes. Elle ne nie point l'influence de Pierre d'Ailly sur l'esprit du marin génois, — ce serait contester l'évidence même, — mais elle prétend que l'action de l'évêque de Cambrai s'est produite plus tard, et elle explique, d'une façon fort plausible d'ailleurs, l'évolution des idées de Colomb dans toute la suite de sa vie.

D'après ce système, le projet grandiose de l'explorateur n'a point été une illumination soudaine, naturelle ou surnaturelle, qui se serait produite avant sa première expédition et qui en aurait été la cause. Ce dessein s'est élaboré lentement, par époques et par parties. C'est un processus qui s'est prolongé pendant des années et qui s'est modifié et complété graduellement d'après les expériences acquises et des données successives recueillies et coordonnées avec une rare intelligence. Bien loin de nier le génie de Christophe Colomb, cette hypothèse nous fait assister à toutes les phases de son épanouissement successif et nous voyons se réaliser une fois de plus, dans le cours de cette laborieuse vie, le mot de Buffon : « Le génie est une longue patience. »

Selon cette supposition, le navigateur ne s'est d'abord proposé pour but que de découvrir certaines îles qu'il croyait exister dans l'ouest. « Il était aussi sûr, dit un de ses biographes, de trouver ce qu'il cherchait que s'il l'avait tenu sous clef dans sa propre chambre[1]. » Sur quoi s'appuyait cette conviction ? D'abord sur les indications de Perestrello, père de sa femme, sur les données fournies par un pilote dont le nom est resté inconnu que les vents et les courants avaient poussé jusqu'aux Antilles[2]. Sa persuasion se basait encore sur ses voyages personnels le long des côtes de l'Afrique, sur les épaves que rejetait sans cesse l'Atlantique et qui venaient de terres ignorées, et sur le voisinage même de cette mer ténébreuse dont les flots mystérieux semblaient solliciter les navigateurs et les exciter aux courses aventureuses. Toutes ces prémisses avaient été confirmées, non point par Toscanelli, dit Vignaud, mais par les affirmations d'Alonzo Pinzon, dont l'expérience nautique était fort grande[3].

1. Las Casas, *Historie*, liv. I, ch. XIV, vol. I, p. 106. Cf. Vignaud, *Histoire critique*, t. II, p. 205 et 227.
2. H. Vignaud, *Histoire critique*, t. II, p. 212 et 592.
3. *Ibid.*, t. II, p. 35 et 195.

Nous l'avons déjà avoué en nous basant sur Humboldt et de Lollis, la compétence cosmographique du marin génois est loin d'être établie. A ce point de vue, ses connaissances étaient très superficielles; les incohérences fourmillent dans son *Journal de bord* et plus d'une erreur scientifique lui est imputable. Il n'est donc point savant, bien qu'il se targue de l'être et quoiqu'il se vante, dans une épître adressée aux rois en 1501, de ses longues études, de ses multiples navigations et de ses quarante années d'observations[1]. Son idée fixe est de faire croire que ce sont ses théories péniblement acquises par de profonds travaux qui l'ont mis sur la voie de ses découvertes.

Il paraît bien que c'est au cours de son second voyage, après sa rencontre à Espanola avec son frère Barthélemy, qu'ils ont étudié ensemble les œuvres de Pierre d'Ailly. C'est alors qu'ils ont élaboré tout le plan grandiose que les auteurs colombiens leur attribuent comme nous, mais dont ils placent l'invention avant le départ pour la première expédition.

Le frère de Christophe, moins âgé que lui de dix ans, semble avoir joué un grand rôle dans ce travail d'élaboration et d'adaptation. Il nous semble qu'on n'a pas rendu une suffisante justice à cet homme qui était plein d'initiative, d'énergie et de science. Il avait habité le Portugal et, d'après une note de sa main que nous lisons dans l'*Imago mundi* de la bibliothèque colombine, il était présent à Lisbonne en 1488 lorsque Barthélemy Diaz aborda dans le port de cette ville après avoir découvert le cap de Bonne-Espérance[2]. Plus tard, il avait voyagé en Angleterre sous Henri VII et en France sous Charles VIII, et il avait proposé à ces souverains d'entreprendre un voyage de découvertes dans l'extrême-ouest. Les deux rois avaient repoussé ses avances.

Barthélemy savait le latin; il suivait avec intérêt les nouveautés cosmographiques et connaissait le nouveau globe construit par Béhaim d'après les indications de d'Ailly en 1492. Il était lui-même cartographe distingué, et on nous a conservé un spécimen de son

1. H. Vignaud, *Histoire critique*, t. I, p. 23 et 692; *Études critiques*, p. 297. Babinet, Desimoni et même Roselly de Lorgues constatent aussi l'insuffisance scientifique du navigateur.

2. Cette note porte le nº 23 dans la classification de la *Raccolta* et elle se rapporte au fameux chapitre VIII de d'Ailly qui a pour titre : *De quantitate terræ habitabilis*. Nous avons cité ce texte plus haut. Cf. Vignaud, *Histoire critique*, t. I, p. 434 et 440.

talent[1]. Il rejoindra Christophe aux Antilles pendant la seconde expédition et demeurera à Espanola jusqu'en 1500. Plus tard, il accompagnera son frère dans son quatrième voyage, et son courage comme son dévouement seront tout à fait dignes de louange et d'admiration. C'est une de ces étoiles de seconde grandeur qui perdent toute leur clarté dans le rayonnement de l'astre principal, et voilà ce qui explique pourquoi sa figure n'est pas sortie de la pénombre historique [2].

C'est probablement à Espanola, dès 1494, nous l'avons dit, que les deux frères ont étudié ensemble l'*Imago mundi*. L'exemplaire appartenait à Barthélemy, qui l'avait sans doute acquis pendant son séjour en France, vers 1491 [3]. Il provenait des presses de Jean de Westphalie à Louvain; déjà son possesseur l'avait couvert d'un grand nombre d'observations, et c'est peut-être le premier volume imprimé qui ait passé l'Atlantique. Les deux frères complétèrent ces notes qui sont au nombre de 898 et combinèrent ensemble tout le plan grandiose dont on leur a fait honneur et auquel ils ne pensaient pas auparavant. Nous voulons parler du projet de passer aux Indes orientales par l'ouest et d'aller au levant par le ponant. Ne croyons pas cependant que Colomb et son frère aient lu tous les auteurs qu'ils citent pour appuyer leur système: Ptolémée, Marin de Tyr, Sénèque, Aristote et les autres. Toute la connaissance qu'ils peuvent avoir de ces textes vient de la page de l'*Imago mundi* qu'ils ont citée et commentée, et que nous avons reproduite plus haut.

Ne pensons pas non plus que le plan issu de cette collaboration des deux frères soit le résultat de profondes méditations, de calculs scientifiques et de nombreuses lectures préalables, qu'il émane de théories qu'ils ont conçues; c'est le contraire qui est la vérité. Tout ce que savent les Colomb, ils le doivent principalement à d'Ailly, puis à Marco Polo et à Pie II, nous l'avons démontré. Leurs connaissances sont empiriques bien plus que scientifiques, ils ont quelque pratique des choses de la mer, mais ils n'ont point mis en commun des données cosmographiques approfondies et

1. M. Wieser a retrouvé à Florence les dessins où Barthélemy a essayé de figurer les découvertes de son frère.

2. Vignaud, *op. cit.*, p. 436. Cf. Harrisse, *Christophe Colomb*, t. II, p. 183-210.

3. C'est l'affirmation de Fernand Colomb. L'ouvrage était certainement fini d'imprimer en 1487.

nouvelles. Ils ont écouté et compris les marins, bien plus qu'ils n'ont fréquenté les savants et les philosophes, et surtout ils ont lu et médité la page déjà citée de d'Ailly.

Pour arriver à faire croire qu'il avait toujours eu ce que l'on a appelé son grand dessein et qu'il avait conçu depuis longtemps le projet d'arriver aux Indes par l'ouest, Christophe avait, en 1496, à employer deux moyens. Il devait d'abord modifier ce qu'il avait écrit en 1492-1493 dans le *Journal de bord* de son premier voyage. Ensuite il avait besoin d'affirmer résolument dans les documents postérieurs qu'il avait eu, dès l'origine, l'intention de passer au levant par le ponant. Nous le savons par ailleurs : à part une phrase de Las Casas, il n'est nullement question de ce plan grandiose, soit à la cour de Portugal, soit devant la junte de Salamanque, soit chez les religieux de la Rabida, soit enfin à Santa Fé. Le navigateur ne parle de ce projet que dans son *Journal de bord*. Il fallait donc le maquiller, le corriger et le compléter en y introduisant de force l'annonce de son dessein.

Nous l'avons vu, c'est ce que Colomb a dû faire lorsqu'il a revisé son œuvre en y faisant entrer ce qu'il avait l'intention d'y mettre et ce qu'il voulait que le monde connût de son projet.

Donc, pour les raisons énoncées dans le chapitre précédent, on ne peut rien tirer de concluant de tout ce qui a précédé les études communes de Christophe et de Barthélemy et de tout ce qu'il a plu au premier d'introduire dans le *Journal de bord*. Il est très probable, d'après tout ce qui précède, que c'est en 1494, au cours du second voyage et après avoir étudié et commenté d'Ailly avec Barthélemy, que s'est constitué le programme général des desseins de Colomb. Les autres documents qui ont été écrits après cette date sont authentiques et méritent toute créance quand ils parlent du grand dessein. M. Vignaud ne le conteste pas, mais il dit que ce dessein n'a pas été conçu à l'époque fixée par le découvreur. Étudions maintenant les pièces postérieures à 1494.

La première en date est une lettre d'Haïti (Espanola), écrite en 1498 et contenant la relation du troisième voyage [1]. Colomb

1. Navarrete, *Viages*, vol. II, p. 242-276; Lollis, *Scritti*, n. XVI, vol. II, p. 26-40; traductions : française, par Verneuil et de la Roquette, *Relations des quatre voyages*, vol. III, p. 1-71 ; anglaise, par Major, *Select letters*, p. 104-168. Cf. Jourdain, *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau Monde*, dans le *Journal général de l'Instruction publique*, août 1861.

avait alors découvert l'Amérique du Sud et c'est dans ce document qu'il parle pour la première fois du système cosmographique qu'il tenait de Barthélemy. Il donne les raisons sur lesquelles il fondait sa croyance à la possibilité de passer aux Indes par l'ouest. Il expose ses idées sur la petitesse de la terre et sur le peu d'étendue des eaux par rapport à celle des terres. Le passage où il donne cette explication est presque littéralement emprunté au chapitre VIII de l'*Imago mundi* du cardinal d'Ailly que nous avons reproduit plus haut.

La seconde pièce, qui émane aussi de Christophe Colomb, est la fameuse lettre qu'on appelle *rarissime*, qui fut écrite à la Jamaïque le 7 juillet 1503 et adressée aux rois catholiques [1]. C'est la relation de son quatrième et dernier voyage qui fut si désastreux. Le navigateur donne son opinion sur la forme de la terre, sur la situation du paradis terrestre et sur les mines de Salomon. Il écarte les rectifications apportées par Ptolémée aux calculs de Marin de Tyr et adopte la mesure extravagante que ce dernier donne au monde habitable connu. C'est là aussi qu'il affirme que la longueur du degré équatorial est seulement de 56 milles 2/3 [2].

On n'attribue pas seulement à Colomb le programme grandiose que nous venons d'exposer. Il en a encore conçu un autre qui eut moins de succès, mais qui ne fait pas moins d'honneur à sa foi et à son esprit d'initiative. C'est, en effet, entre son troisième et son quatrième voyage qu'il imagina ce plan gigantesque qu'il exposa dans son ouvrage de *Las Profecias* et qu'il communiqua peu après au souverain pontife Alexandre VI.

A cette date, c'est-à-dire dans les années 1501 et 1502, le navigateur, après avoir été comblé de félicitations, de biens et d'honneurs, était tombé dans une sorte de disgrâce. Les rois semblaient l'oublier, ils ne tenaient guère leurs promesses, et celui qu'ils avaient appelé l'Amiral de l'Océan se trouvait dans une situation pleine d'embarras de toute sorte. Mais son courage ne l'abandonna pas; son imagination, toujours en travail, cherchait alors un détroit qui devait se trouver selon lui à l'ouest des Antilles et qui lui permettrait d'arriver jusqu'aux Indes. Il se voyait déjà en possession de ces riches contrées, et il voulait consacrer l'or qu'il y trouverait

1. Navarrete, vol. I, p. 296-313; Lollis, *Scritti in Raccolta*, vol. II, n. 41, p. 175-225; Morelli, *Lettera rarissima*, 1810; Henry Vignaud, *Études critiques*, p. 288; *Histoire critique*, t. I, p. 103, et t. II, p. 342.

2. Voir plus haut, p. 22.

à la réalisation d'une de ses idées fixes, la délivrance du Saint-Sépulcre.

Ce projet, il l'avait conçu sans doute quand, en 1489, il prit part au siège de Baza qu'il s'agissait d'enlever aux musulmans. Plus tard, ses desseins se confirmèrent quand il vit Ferdinand et Isabelle entrer en vainqueurs dans Grenade. « J'étais présent, dit-il, quand on arbora par la force des armes les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, qui est la forteresse de cette ville. Je vis le roi maure sortir des portes de la cité et baiser les royales mains de Vos Altesses et du prince mon seigneur [1]. »

Ses pensées se précisèrent après son troisième voyage, quand il composa son livre de *Las Profecias* dont le titre, qui semble avoir été donné par Navarrete, est celui-ci : *Prophéties relevées par l'amiral don Christophe Colomb sur le recouvrement de la sainte ville de Jérusalem et sur la découverte des Indes, adressées aux rois catholiques.* C'est un recueil de citations extraites des Livres saints, des Pères de l'Église, et aussi de son guide préféré, le cardinal d'Ailly. Le but de cet ouvrage semble avoir été de réunir tous les textes qui favorisaient la mission providentielle dont il se croyait chargé. Il donne le plan de l'expédition projetée en Terre Sainte et se propose de lever pour cette campagne 100 000 fantassins et 10 000 cavaliers que l'on paierait avec l'or des Indes. L'auteur entre dans des considérations assez singulières sur la fin du monde qui, affirme-t-il, aura lieu dans cent cinquante-cinq ans [2]. Il cite l'*Elucidarium astronomicae concordiae* et plusieurs autres ouvrages d'astronomie ou de cosmographie du cardinal de Cambrai. On le voit, ses idées et ses préoccupations sont toujours les mêmes que celles de son auteur favori.

Colomb envoya d'abord le manuscrit de son œuvre au P. Gorricio, de l'ordre des Chartreux, savant théologien de Séville, qui échangea à ce sujet une intéressante correspondance avec l'auteur. En février 1502, il fait tenir son ouvrage au pape et lui exprime l'intention de lui porter lui-même le récit de ses navigations écrit, dit-il, dans la forme des *Commentaires de César.* Il s'arrête surtout à cette idée qu'il a découvert un grand nombre d'îles

1. *Lettre de Colomb aux rois catholiques,* formant le prologue de son *Journal de bord,* 3 août 1492-15 mars 1493; Henry Vignaud, t. II, p. 587.

2. Vignaud, t. I, p. 22 et 685. Le *Libro de las Profecias* a été publié intégralement par M. de Lollis, dans la *Raccolta,* nous l'avons dit. *Scritti,* t. II, p. 73-160.

pleines de ressources de toute sorte, et que ces richesses doivent lui servir à l'accomplissement de sa mission, qui est d'arracher le tombeau du Christ aux infidèles. Ce qu'il y a de plus touchant dans cette lettre, c'est que le navigateur, au moment où il dispose ainsi de véritables trésors pour la délivrance des Lieux saints, était à peu près sans ressources. Non seulement il ne trouvait pas toujours de quoi « payer son écot », mais même « il n'avait pas une pièce de monnaie pour donner à l'offrande, quand il était à l'église. » Ces projets désintéressés et grandioses conçus dans de telles circonstances émanent évidemment d'un cœur magnanime et d'une âme supérieure aux adversités et aux déboires de toute sorte.

Cette pensée était d'ailleurs, nous l'avons vu, celle de tous les esprits supérieurs de cette époque; ce fut celle de Jeanne d'Arc et du maître de Colomb, le cardinal d'Ailly. Nous n'osons pas affirmer que Colomb avait sous les yeux le texte même des exhortations pleines de feu de l'évêque de Cambrai, bien qu'elles fussent déjà imprimées de son temps [1]. Néanmoins nous félicitons le découvreur d'avoir conçu ce dessein qui met comme une couronne religieuse et héroïque à sa vie tout entière, qui fait de lui le continuateur des Godefroy, des Baudouin, des saint Louis, et, au XVIe siècle, le dernier des croisés.

VI

Que le lecteur en soit bien convaincu, nous ne voulons rien enlever à la gloire humaine de l'illustre navigateur et nous ne prétendons aucunement diminuer la grandeur de son œuvre. C'est lui qui a été le messager de la Providence et qui a donné naissance au fait historique le plus heureux, le plus utile et le plus célèbre du XVe siècle. Cet âge, fécond et inquiet comme le nôtre, avait pourtant été déjà spectateur de bien des merveilles et de bien des découvertes de toute sorte. L'invention de l'imprimerie était venue agiter le monde qui pense; l'emploi de la poudre à canon avait changé les idées et les combinaisons du monde qui combat; la découverte de la boussole avait permis de nouvelles

1. Le *Tractatus et sermones,* qui renferme les discours et quelques petits traités de d'Ailly, fut imprimé à Strasbourg en 1490, et à Bruxelles vers la même date. Cf. Pellechet, *Catalogue général des incunables,* I, p. 119.

audaces au monde qui navigue. Ce siècle avait vu cesser les schismes dans l'Église après les débats tragiques de Pise, de Constance et de Bâle; il avait été le spectateur des exploits de Vasco de Gama et de la conquête de Grenade par les armes des rois catholiques. Après une lutte qui avait duré sept siècles, les chevaliers espagnols et Christophe Colomb lui-même avaient enfin fait retentir de leurs cris de victoire les salles féeriques de l'Alhambra que venait de quitter le roi Boabdil avec ce qui restait des valeureux Abencérages. Les contemporains avaient assisté avec émotion à la chute de Constantinople sous les coups des barbares. Une des cornes du croissant, celle qui menaçait l'Espagne, était brisée pour toujours, mais l'autre, celle de l'extrême-est, semblait plus formidable que jamais.

D'autre part, le monde intellectuel commençait à applaudir aux triomphes artistiques et littéraires de la Renaissance. Et cependant, nous osons l'affirmer, pas un événement n'eut à cette époque un retentissement plus grand que l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique et la nouvelle de la découverte d'un nouveau monde. Mais nous devons avouer que les textes récemment mis au jour ont modifié quelque peu les idées que l'on se faisait sur les projets du navigateur sans cependant diminuer la grandeur des résultats obtenus par lui en faveur de l'Église et de la civilisation.

Résumons donc en quelques pages les conclusions auxquelles la critique moderne est arrivée en se basant sur les documents récemment publiés.

I. Le cardinal d'Ailly a eu, nous le savions déjà, une influence très considérable sur le mouvement des idées au XIVe et au XVe siècle. Et cependant, malgré tous ces services qu'il a rendus à la science philosophique, théologique, voire même astronomique, nous nous demandons quelquefois si ce n'est pas comme cosmographe qu'il a eu le plus d'action sur les idées et les travaux de son époque. Colomb lui doit tout ou presque tout, nous l'avons plus d'une fois démontré, et l'*Imago mundi* fut le livre de chevet du hardi découvreur.

De même, Martin Behaim a composé d'après ses indications ce globe de Nuremberg qui est célèbre dans l'histoire de la cosmographie. Enfin, les récentes recherches historiques nous apprennent que Müntzer s'appuie sur l'évêque de Cambrai dans la lettre si curieuse qu'il écrivit en 1493, à Joao, roi de Portugal,

pour le pousser aux découvertes qui restaient à accomplir dans l'ouest. Il semble bien que ce document si important fut comme la préface des expéditions aventureuses de Corterel et de Cabral, de Vespucci et de Magellan, ces *conquistadores* portugais.

Quel que soit le système que l'on adopte et à quelque date que l'on place le commencement de l'influence du cosmographe français sur le navigateur, il reste acquis que toutes les grandes inspirations de Colomb viennent de Pierre d'Ailly. Nous avouons cependant que sa part est moins belle et sa gloire posthume moins éclatante dans la seconde hypothèse que dans la première.

Voltaire raconte que, quelques jours avant la bataille de Denain en 1712, un conseiller au Parlement de Flandre, nommé Le Fèvre d'Orval, se promenait avec un curé de ses amis dans les environs du village où la bataille allait avoir lieu. La pensée leur vint, dit-il, d'indiquer au maréchal de Villars un chemin détourné qui lui permettrait de surprendre le général Albemarle dans cette position et de battre ensuite le prince Eugène sous Marchiennes [1].

Nous ne croyons guère à cette histoire telle que Voltaire la rapporte. Si pourtant elle était vraie, personne ne prétendrait sans doute que ce magistrat et ce prêtre flamands ont gagné la bataille de Denain et sauvé la monarchie française. Et cependant n'auraient-ils pas le droit de revendiquer leur humble part dans la gloire et le succès du maréchal de Villars? L'honneur des victoires remportées et des grands services rendus se concrétise, pour ainsi dire, dans un seul nom, qui absorbe tout et qui reste historique; mais ne se compose-t-il pas de mille efforts plus ou moins connus, de mille dévouements obscurs, de mille collaborations anonymes?

C'est une part semblable et plus grande encore que nous réclamons pour l'évêque de Cambrai. Nous revendiquons pour lui la gloire d'avoir excercé sur l'esprit de l'explorateur une influence décisive et d'avoir été directement mêlé à l'un des plus grands événements qui aient eu lieu sur la terre depuis la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce mérite scientifique se joint à beaucoup d'autres pour faire de Pierre d'Ailly le prélat le plus illustre qui soit passé sur notre siège épiscopal

1. *Siècle de Louis XIV*, ch. xxiii.

entre saint Vaast et Fénelon. Celui que ses contemporains appelèrent l'aigle de la France (*aquila Franciæ*) peut être placé dans l'histoire à côté de celui à qui l'admiration de la postérité a donné le nom de cygne de Cambrai.

II. Mais il s'agit principalement de Christophe Colomb et de sa gloire posthume. La seconde hypothèse, que M. Henry Vignaud a soutenue avec autant de conviction que de talent, n'enlève-t-elle point quelques rayons à la renommée du grand navigateur?

Il ne le croit pas. Écoutons-le parler lui-même : « Le véritable mérite de Colomb, celui qui le distingue réellement entre tous les aventuriers de mer de son temps, celui qui le place parmi les hommes privilégiés qui ont ajouté quelque chose à la somme de nos connaissances, c'est d'avoir su tirer de toutes les indications vagues, incertaines et le plus souvent erronées qu'on lui donnait, la conclusion juste qu'il existait des terres là où se trouve l'Amérique, et d'avoir posé en fait cette conclusion hypothétique, dont l'expérience a démontré la réalité. Il n'y a pas de découverte qui fasse plus honneur à l'esprit humain, car cette clairvoyance exceptionnelle qui permet de voir plus loin que les autres et de distinguer la vérité dans le chaos des erreurs qui la masquent, est une des formes de la supériorité intellectuelle; et Colomb a eu certainement dans cellé-ci une vue de génie [1]. »

Plus tard, persuadé qu'il avait atteint l'archipel des Indes, l'heureux marin n'eut plus qu'une pensée, justifier sa prétention par de nouvelles expéditions et par des raisons théoriques qu'il trouva surtout dans l'*Imago mundi*. Sa grande découverte ne fut pas le résultat d'un hasard heureux. Guidé par des indications auxquelles seul il sut donner leur valeur véritable, Colomb acquit la conviction qu'il existait des terres non encore reconnues à l'ouest et ce sont ces terres qu'il a cherchées, obstinément, patiemment, intelligemment, jusqu'à ce qu'il les eût trouvées, ce qui est assurément plus méritoire que de s'être trompé grossièrement sur la distance qui séparait les deux extrémités du monde connu alors, et d'être allé se buter contre un continent dont il ne soupçonnait pas la présence.

« Cette particularité, qu'il a cru avoir fait tout autre chose

1. Vignaud, *Histoire critique*, t. II, p. 494.

et a ainsi méconnu la véritable grandeur de son œuvre, ne peut, ni en dénaturer le caractère, ni arrêter la critique, et il faut maintenir, contre Colomb lui-même, QU'IL A DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE PARCE QU'IL L'AVAIT CHERCHÉE [1]. »

Dans une lettre particulière que M. Vignaud nous a fait l'honneur de nous adresser, il ajoute : « Je ne suis ni un iconoclaste ni un contempteur de ce grand homme; je prétends seulement le remettre à sa véritable place qui, pour être différente de celle qu'on lui assigne, n'est pas moins considérable.

« On ne diminue pas plus Colomb en disant qu'il allait à la recherche de terres qu'il croyait exister à l'ouest, qu'en prétendant qu'il voulait aller aux Indes parce qu'il croyait à tort que l'espace maritime à franchir n'était pas considérable. Dans l'un comme dans l'autre cas, il avait des indications, les unes modernes, relevées en partie par lui-même, les autres venant des auteurs anciens. Mais il y a cette différence capitale entre ces deux catégories de raisons, que les premières étaient fondées sur des réalités, ainsi que l'expérience l'a montré, tandis que les secondes étaient erronées. On veut qu'il ait suivi les dernières et on voit là une idée de génie. Ce n'aurait été qu'une idée chimérique et Colomb a montré plus d'esprit critique en jugeant que les indications de la première catégorie étaient plus justifiées et qu'il devait y avoir, comme l'a dit excellemment Léon XIII, de vastes étendues de terres que personne n'avait encore explorées au delà des limites du monde connu. Colomb a trouvé ce qu'il a cherché, ce qu'il a deviné qui devait exister d'après des indices que personne avant lui n'avait jugés assez sûrs pour oser entreprendre de les vérifier. Cela vaut mieux que d'avoir trouvé ce qu'il ne cherchait pas en poursuivant une idée fausse, dont l'erreur était démontrée depuis Ptolémée. Remarquez que cette manière de voir ne change en rien le caractère religieux de l'entreprise de Colomb [2]. »

Les recherches de M. Henry Vignaud, ses hypothèses si ingénieuses et si bien enchaînées n'ôtent donc rien à Colomb, ni de ses sentiments religieux, ni de ses vertus naturelles [3]. Sa

1. Vignaud, *loc. cit.*, p. 496, Conclusion.

2. Lettre du 22 juin 1908.

3. Certains libres-penseurs de marque, dont M. Yves Guyot, ont voulu faire de Colomb un partisan du libre examen et un ancêtre inconscient du protestantisme qui allait naître. Voici ce qu'il a écrit, en octobre 1892, dans le journal

confiance en lui-même et sa foi dans ses futures découvertes furent inébranlables et sont reconnues de tous. Nous nous souvenons toujours, en souriant, d'un mot fameux sorti de la bouche du très emphatique orateur espagnol don Emilio Castelar. Parlant aux étudiants parisiens, il s'écria un jour : « Si l'Amérique n'avait pas existé, la foi de Colomb l'aurait fait surgir du sein des flots. »

Son énergie morale fut telle que rien ne put jamais l'abattre, ni des difficultés matérielles inouïes, ni les infidélités de ses amis, ni les machinations de beaucoup d'envieux, ni des contradictions opiniâtres, ni des disgrâces imméritées, ni les persécutions ouvertes qui le jetèrent dans les fers, ni enfin les revers de fortune qui le firent mourir dans la misère. S'il fut l'homme d'un seul livre, et nous avons vu que ce livre fut celui de Pierre d'Ailly, il fut aussi l'homme des larges conceptions, acquises lentement peut-être, mais opiniâtrement et heureusement poursuivies.

Mais les constatations faites par M. Vignaud ne diminuent-elles point quelque peu la réputation morale du navigateur et ne tendent-elles pas à amoindrir la haute faveur dont il jouit depuis cinquante ans au sein du monde catholique? A vrai dire, nous le craignons. Si ses affirmations sont vraies, Colomb fut un héros, mais non pas un saint. Il est digne d'entrer au Panthéon dans lequel l'humanité élève des statues à ceux qui ont bien mérité d'elle, mais la religion ne le fera pas monter sur les autels où elle vénère les bienheureux. C'est un explorateur hardi, chrétien au fond, mais dont les vertus surnaturelles n'ont point été poussées jusqu'à un degré héroïque. Il n'a jamais pressuré ni violenté les indigènes, il s'est même proposé de les convertir, mais il ne fut point un apôtre à la façon de ces prêtres

Le Siècle : « Le jour, dit-il, où fut accomplie cette découverte, la cosmogonie patristique fut détruite. L'autorité intellectuelle des Pères de l'Église, du Saint-Siège, de l'Inquisition, s'évanouit sous l'évidence du fait... Ce jour-là, fut accompli dans le monde, entre le catholicisme et la science, ce divorce intellectuel que devaient élargir Magellan, Copernic, Galilée et tous ceux qui, en agrandissant le cercle des connaissances et en reculant les limites de la puissance humaine, ont démontré la supériorité de la méthode expérimentale aux (*sic*) dogmes de la foi. » La tentative n'est pas nouvelle. Déjà les protestants du XVIe siècle avaient voulu faire passer Dante, Nicolas de Cues et d'Ailly lui-même pour des réformateurs anticatholiques avant la Réforme et des précurseurs de Luther.

qui le suivirent en Amérique, comme les Valdivia et les Louis Bertrand, les Turribe et les Pierre Claver. Cette constatation, nous ne l'ignorons pas, contrecarre les idées reçues dans certains livres récents, mais nous avons le regret d'ajouter que, si l'acte d'adaptation peu sincère de 1494 signalé par M. Vignaud est admis, il ne fut point le seul du même genre que se permit Colomb. Peut-être les mots de fourberie et de duplicité sont-ils bien durs ! Nous nous contentons donc de dire qu'il expose les faits à sa façon quand ses intérêts ou ses prétentions entrent en jeu.

C'est surtout dans la première partie de sa vie que nous remarquons ces demi-sincérités, soit dans ses œuvres, soit chez ses premiers biographes. « C'est un tissu de légendes intéressées, » dit M. L. Gallois. Par exemple, Colomb et son fils s'attachent à prouver qu'ils sont issus d'une famille illustre et que leurs ancêtres avaient des armoiries [1]. Ils ont voulu faire croire qu'ils étaient parents des Columbo de Plaisance ou encore apparentés aux deux fameux amiraux Colomb. Le marin génois aurait même navigué avec le plus jeune d'entre eux. Or, il est démontré aujourd'hui qu'il n'y eut aucun lien de famille ou de nationalité entre les deux hommes de mer du nom de Colomb, et qu'ils n'eurent point de parenté avec notre navigateur [2].

Il n'a point davantage étudié à l'Université de Pavie [3], comme Fernand et Las Casas se sont efforcés de le faire admettre. Ainsi que nous l'avons montré précédemment, Colomb était ignorant d'une foule de choses qu'il prétendait connaître et tout son savoir vient de l'*Imago mundi* et des quelques livres qu'il avait annotés [4].

Quoi qu'il en dise, il n'est guère probable qu'il ait fait campagne pour le roi René d'Anjou [5], et les auteurs qui l'affirment s'en sont rapportés uniquement aux documents d'origine colombienne. Si le marin génois est arrivé en Portugal en 1476, c'est accidentellement, après un naufrage, et non pas en vertu d'une intention formelle [6]

1. Henry Vignaud, *Études critiques*, p. 19, 76 et 92.
2. Henry Vignaud, *Ibid.*, p. 188.
3. Henry Vignaud, *Ibid.*, p. 292.
4. Henry Vignaud, *Ibid.*, p. 295; voir plus haut, p. 21 et 38.
5. Henry Vignaud, *Ibid.*, p. 313.
6. Henry Vignaud, *Ibid.*, p. 362.

Un peu plus loin, le navigateur affirme non seulement qu'il alla à Thulé, mais encore qu'il navigua une centaine de lieues au delà. Le moins qu'on puisse dire d'une pareille allégation, c'est qu'elle est singulièrement exagérée et qu'il n'y a guère de place dans sa vie, telle que nous la connaissons, pour un voyage de cette sorte. Colomb d'ailleurs met dans toutes ses œuvres une insistance particulière à affirmer qu'il a parcouru le monde en tout sens et que toutes les questions de cosmographie et de navigation lui sont familières. Il est difficile de ne pas remarquer que son objet persévérant est de se faire valoir et d'inspirer la plus grande confiance possible dans son expérience nautique [1]. Enfin, quoiqu'il le prétende, il n'a point refusé les avances que lui auraient faites Gênes ou Venise, la France ou l'Angleterre, pour cette excellente raison que jamais il n'a eu de relations personnelles avec les chefs de ces différents pays [2].

On le voit, ces faits sont nombreux, très significatifs, et donnent bien l'impression que le manque de parfaite sincérité était chez le navigateur comme un trait particulier de caractère. Le plan de campagne élaboré à Espagnola vers 1494 n'est que la continuation du même procédé peu loyal. Si ces regrettables constatations nous surprennent, c'est que nous sommes comme hypnotisés par les récits empreints d'une naturelle et surnaturelle exagération sortis de la plume de M. le comte Roselly de Lorgues et de tous ceux qui l'ont suivi. Ils voient en Colomb un être surnaturel et presque angélique, au-dessus de toutes les faiblesses humaines, sans défaillances, sans même d'imperfections, faisant de quasi-miracles, en tout sens supérieur à la foule, et exerçant sur ses semblables et même sur la nature un pouvoir surhumain.

Son rôle est celui d'un héros dont le nom même est prédestiné, portant l'auréole au front, c'est l'ange de la Providence, le messager du Rédempteur, il est apôtre, confesseur et presque martyr. A l'exemple d'Eschyle et de Victor Hugo, ses panégyristes ont fait de celui dont ils chantent les exploits un homme qui dépasse de cent coudées le commun des mortels. Le culte exclusif qu'ils lui rendent a même été quelquefois jusqu'à lancer une sorte d'excommunication majeure contre tous ceux qui hésitent

1. Henry Vignaud, *Ibid.*, p. 383-410-412, etc.
2. *Histoire critique*, t. I, p. 464 et suiv.

à vénérer en leur héros une sainteté digne des autels, sainteté dont ils voient dans chaque épisode de sa vie si mouvementée le surnaturel rayonnement[1].

C'est précisément parce que certains écrivains veulent nimber le front de Colomb de l'auréole surnaturelle que l'opinion catholique a le droit d'être plus difficile quand il s'agit de ses vertus. Elle est obligée de lui tenir rigueur de ce que l'on appellerait volontiers sa versatilité intéressée, ses opinions successives et les manipulations de texte qu'il s'est très probablement permises quand il s'est agi de sa renommée ou de ses intérêts.

Ces palinodies, l'histoire les a pardonnées quelquefois trop facilement à d'autres écrivains. C'est ainsi qu'à l'heure même où l'amiral mourait à Valladolid (1506), Érasme était reçu docteur en théologie. Il fut, on le sait aujourd'hui, ondoyant et divers dans ses opinions même religieuses, mais il a voulu faire croire qu'il n'avait jamais varié dans ses convictions, et plus d'un critique s'est laissé tromper par cette autobiographie décevante, revue et corrigée par le principal intéressé trop soucieux de sa propre gloire.

Au XIX[e] siècle, Chateaubriand parut doué, lui aussi, de la même espèce d'insupportable amour-propre. N'a-t-il pas été suggestionné par les mêmes idées égoïstes et menteuses lorsqu'il raconte sérieusement qu'il allait en Amérique pour reconnaître le passage du Nord-Ouest, le lointain détroit de Behring, doubler le dernier

1. M. Roselly de Lorgues, par exemple, était un homme des plus aimables dans ses relations privées, mais il devenait intraitable quand il avait la plume à la main. Il avait quatre-vingt-douze ans quand il écrivit son dernier ouvrage *Les calomniateurs modernes du serviteur de Dieu Christophe Colomb,* mais l'âge n'avait ni affaibli ses facultés, ni apaisé ses rancunes contre ceux dans lesquels il voyait les ennemis de cette grande renommée.

C'est ainsi, par exemple, qu'il parle d'un ouvrage de l'abbé *Casabianca* comme d'une « œuvre d'aberration » caractérisée par les « élucubrations déséquilibrées » d'un homme d'une « superbe outrecuidance ».

L'abbé *Sanguineti* écrit « des œuvres révoltantes soufflées d'en bas »; *d'Avezac* « turlupine l'histoire et nous sert de la fausse monnaie »; *Duro,* le « terrible Capitan », est un « navigateur en chambre »; *Navarrete.* « courtisan de race », est « inquisiteur par goût », et *Asencio,* « fabricant de prose en tous genres », est l'auteur d'un livre sur Colomb qui est une *olla podrida.* Voir la très intéressante brochure de M. Henry Vignaud : *L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb,* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, 1909, t. VI.

cap septentrional de l'Amérique et revenir par la baie d'Hudson et le Labrador[1]? N'a-t-il pas fardé la vérité quand il nous donne les motifs de ses voyages au Saint-Sépulcre et à l'Alhambra et quand il nous fait part des sentiments, pieux ou profanes, dont il était alors animé?

Plus près de nous, Victor Hugo a voulu persuader à un public trop crédule que l'auteur des *Odes et Ballades* et des *Feuilles d'automne* fut toujours le farouche démocrate et l'intraitable socialiste que ces dernières années ont connu. Il prétend faire passer ses chutes lamentables pour des ascensions sublimes. Tous ces écrivains ont truqué l'histoire quand ils ont voulu mettre dans leur vie une unité qui aurait pu en être l'honneur, mais qui n'existe malheureusement que dans leur imagination, et peut-être dans leurs regrets ou leurs remords.

Comme Colomb, ces trois grands hommes ont cultivé, arrosé, sarclé et exploité avec une sollicitude inquiète et excessive le champ d'ailleurs fécond de leur gloire; ils ont arrangé l'histoire et parfois sollicité les textes au profit de leur réputation.

III. Mais à l'heure actuelle, que pense l'Église de Christophe Colomb? Il me semble que nous pouvons le dire sans sortir de notre rôle et de notre sujet. Les documents récemment mis au jour ne nuiront-ils pas à la cause de béatification dont Roselly de Lorgues fut le postulateur attitré et qu'il a poursuivie avec un certain acharnement? Que faut-il augurer pour l'avenir de ce mouvement relativement nouveau qui aurait pour but de placer sur les autels le héros génois dont on proclame les héroïques et surnaturelles vertus?

Aux jours du centenaire de la découverte de l'Amérique, la voix ecclésiastique la plus autorisée de France, celle du cardinal Perraud, évêque d'Autun, ne sépare point d'Ailly de Colomb et montre l'évêque de Cambrai ouvrant la voie à l'heureux exploraorateur à travers la mer ténébreuse. Le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine, dont le ressort métropolitain compte les évêchés des Antilles, écrit au pape pour le supplier de vouloir bien autoriser l'introduction de la cause de Colomb devant la Sacrée-Congrégation des Rites; plusieurs évêques français et beaucoup d'étrangers félicitent l'illustre prélat de sa religieuse initiative.

1. Conférences de Jules Lemaître à la *Société des Conférences*, en janvier et février 1912.

Mais qu'en pensent les souverains pontifes? Sa Sainteté Pie IX, le premier et le seul pape qui ait mis le pied en Amérique, n'a pas hésité à faire de notre héros ce magnifique éloge : « C'est lui qui, enflammé pour la foi catholique, résolut, en entreprenant la plus audacieuse des navigations, de découvrir un monde nouveau, non point pour ajouter de nouvelles terres à la souveraineté de l'Espagne, mais afin de placer de nouveaux peuples sous le règne du Christ, ce qui veut dire de l'Église [1]. »

En 1892, son successeur Léon XIII écrivait au principal promoteur de l'exposition grandiose de Chicago : « Votre entreprise est grande, mais l'objet que vous vous proposez est aussi bien noble. C'est un témoignage d'honneur et de gratitude à cet homme immortel qui, désireux de trouver de nouvelles routes par lesquelles on pût porter, jusque dans les parties les plus reculées de l'univers, la lumière de la vérité et les bienfaits de la civilisation, ne s'est pas laissé vaincre par les plus rudes labeurs. Christophe Colomb a réuni, en quelque sorte, les deux fractions de la race humaine longtemps séparées, et il a rendu à toutes deux de tels services que, parmi les bienfaiteurs de l'humanité, il y en a peu qui lui soient égaux et pas un seul qui lui soit supérieur [2]. »

Léon XIII ne s'en tint pas là. Le 16 juillet de cette même année 1892, il voulut associer la religion aux fêtes européennes et américaines qui se célébraient en cette même année du centenaire. Il revendiqua le navigateur comme un des nôtres : *Columbus noster est.*

« Ce qui distingue éminemment Colomb, c'est qu'en parcourant les immenses espaces de l'Océan, il poursuivait un but plus grand et plus haut que les autres. Ce n'est pas qu'il ne fût mû par le très légitime désir d'apprendre et de bien mériter de la société humaine; ce n'est pas qu'il méprisât la gloire dont les aiguillons mordent d'ordinaire plus vivement les grandes âmes, ni qu'il dédaignât entièrement ses avantages personnels; mais, sur toutes ces considérations humaines, le motif de la religion de ses ancêtres l'emporta de beaucoup chez lui, elle qui, sans contredit, lui inspira la pensée et la volonté de l'exécution et lui donna, jusque dans les plus grandes difficultés, la persévérance avec la consolation. » Et il ajoute : « C'est à ce but qu'il appliqua tout son labeur,

1. Bref adressé à M. le comte Roselly de Lorgues (24 avril 1863).
2. Bref du 27 février 1892 envoyé à l'honorable Thomas B. Bryan.

car il n'entreprit pour ainsi dire jamais rien sans prendre la religion pour guide et la piété pour compagne, *religione duce, pietate comite* [1]. »

Jamais bouche plus auguste ne prononça un éloge plus magnifique, et cependant Léon XIII, dans cette page d'histoire définitive, ne parle point de la béatification future et se tient sous ce rapport dans une prudente réserve. Déjà quand Pie IX avait été vivement sollicité en faveur de cette cause, il avait répondu simplement qu'on pouvait essayer : *Tentare non nocet* [2]. Ce mot n'engage à rien, ne préjuge rien, et est à peine un encouragement.

Dans sa lettre de 1892, Léon XIII, de son côté, distingue entre les saints et les héros : « L'Église, dit-il, réserve des honneurs particuliers et les plus grands aux hommes les plus éminents dans ce genre de vertu qui se rapporte au salut éternel des âmes. Mais elle ne méprise pas néanmoins ni n'estime peu l'autre genre de vertu : loin de là, elle a toujours grandement apprécié et honoré ceux qui ont bien mérité de la société humaine et qui se sont rendus immortels dans la postérité [3]. »

C'est parmi ces grands hommes qu'il place Christophe Colomb.

Les panégyristes à outrance qui s'attendaient à un manifeste en faveur de la future béatification durent être quelque peu déçus. On le voit, les deux papes, quelles que fussent leurs sympathies personnelles pour la cause, s'éloignent de toute exagération et nous montrent l'exemple que nous devons suivre.

La leçon indirecte semble avoir été comprise, car nous remarquons que, depuis 1892, il n'y a plus guère de manifestation organisée dans ce sens.

Pour nous, nous sommes tout le contraire d'un dénicheur de saints; il nous souvient même d'avoir rompu autrefois une lance en faveur du héros génois, mais nous devons constater que l'enthousiasme qui a été soulevé en 1856 par l'apparition de l'histoire de Roselly de Lorgues ne s'est pas maintenu. Il s'est même plutôt refroidi depuis la mort de l'ardent écrivain arrivée le 2 janvier 1898. M. le vicomte Henri Macé, que le postulateur avait désigné pour continuer son œuvre, n'a pas même tenté de soutenir cette thèse désespérée et de reprendre cette tâche impossible. Dans le

1. Lettre *Quarto abeunte sæculo,* 16 juillet 1892.
2. L'abbé Lyons, *Christophe Colomb,* Paris, Poussielgue, 1891, in-8, p. 326-327.
3. Abbé Lyons, *Christophe Colomb,* p. 327.

monde ecclésiastique, les archevêques de Turin, de Milan et de Florence ont refusé de prendre part au mouvement qui se produisait en faveur de la béatification. Les efforts récents de certaines sociétés populaires américaines (*Knights of Columbus*) nous semblent voués à l'insuccès le plus complet. Nous ne croyons donc pas que la Sacrée-Congrégation des Rites soit dans l'avenir saisie de cette question qui soulève des difficultés de plus d'un genre. Le programme, probablement élaboré à Espanola en 1494, projet qu'a exposé M. Vignaud, et que nous avons précédemment analysé, fournirait à l'avocat du diable des arguments qui seraient plus que spécieux. Nous ne pensons pas que Sa Sainteté Pie X ou quelqu'un de ses successeurs se détermine jamais à l'accueillir favorablement.

Ce n'est pas seulement notre pensée personnelle, c'est aussi la conviction des hommes les plus compétents qui soient au monde sous le rapport de la béatification et de la canonisation des saints · nous voulons parler des RR. PP. Bollandistes. Grâce à une communication dont ils nous ont honoré, nous savons qu'ils admirent dans Colomb un héros, mais qu'ils n'ont jamais songé à le présenter et à le faire vénérer comme un bienheureux [1].

Nous n'avons donc rien de mieux à faire que d'imiter la réserve des souverains pontifes et de suivre l'avis des hommes les plus qualifiés pour avoir une opinion sur cette épineuse question. Continuons à admirer et à louer en Colomb le héros catholique, *Columbus noster est*, l'homme qui a bien mérité de *la science, comme de l'Église et de l'humanité.*

« On compte assurément, écrivait le pape Léon XIII, beaucoup d'hommes courageux et experts qui, avant et après Christophe Colomb, se sont mis avec un zèle obstiné à la recherche de terres et de mers inconnues. La renommée humaine, qui se

1. Nous avons laissé intentionnellement de côté la question des rapports de Colomb avec Béatrix Enriquez, de Cordoue. Les nouvelles recherches du professeur Tarducci, de l'abbé Sanguineti et de M. Henry Vignaud lui-même ne donnent pas à ce problème historique une solution favorable à la sainteté de Christophe Colomb. Cf. Tarducci, *Vita di Christoforo Colombo*, vol. I, 1885, p. 142-143; Sanguineti, *Vita di Christoforo Colombo*, 1846; H. Vignaud, *Histoire critique*, t. I, p. 611 et suiv. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, nouvelle série, 1909, t. VI. — Il est impossible de ne pas être frappé par la valeur de leurs arguments.

souvient de leurs services, célèbre et célébrera toujours leur mémoire, parce qu'ils ont reculé les limites de la science et de la civilisation et contribué à accroître la prospérité générale. » Et il place le navigateur parmi ces héros, non parmi les saints.

En effet, comme l'a écrit excellemment M. Georges Goyau, « la géographie, la plus réaliste des sciences, fut aussi celle qui bénéficia le plus assidûment de l'ardeur de Colomb et de certaines âmes pour la besogne de Dieu. Les hommes qui se taxaient de civilisés auraient mis plus de temps à connaître la terre, si parmi eux les idéalistes ne s'étaient levés, impatients d'annoncer au loin tout ce qu'ils savaient du ciel. Les gigantesques progrès de la géographie furent d'abord dus à ces idéalistes qui n'orientaient aventureusement leurs voiles vers l'au-delà de l'immensité que parce que, dans un autre au-delà, celui de l'éternité, des appels retentissaient, éveillant en eux le goût impérieux de promener le nom de Dieu; et l'attrait même qui les poussait à faire progresser la connaisance du Rédempteur faisait progresser, pour la famille humaine, la connaissance d'elle-même [1]. »

Reconnaissons volontiers chez le navigateur la grandeur de son amour pour l'Église et l'énergie de ses désirs apostoliques. Il voulait, comme le dit encore Léon XIII, « ouvrir un chemin à l'Évangile à travers de nouvelles terres et de nouvelles mers. » Au pape Alexandre VI, il demanda des missionnaires pour ces contrées jusqu'alors ignorées des hommes et ignorantes de Dieu. Dans sa lettre se trouve cette belle déclaration : « J'ai confiance que, Dieu aidant, je pourrai un jour répandre aussi loin que possible le saint nom de Jésus-Christ et l'Évangile. » En effet, les missionnaires arrivèrent en Amérique aussi vite que les plus hardis *conquistadores*. Grâce à leurs efforts, la vigne chrétienne allait recevoir des greffages inattendus d'une inépuisable vigueur; la foi, à la veille d'être misérablement trahie en Europe, allait faire d'immenses conquêtes en Amérique; le soleil n'allait plus se coucher sur les pays éclairés par l'Évangile, et des espérances sans bornes allaient consoler l'Église d'abandons sans excuses. Le souverain pontife l'a aussi constaté et s'en est applaudi.

Enfin l'humanité civilisée a le devoir de glorifier Colomb, par qui l'univers connu se trouva doublé; et le monde tout

1. Georges Goyau, *Revue Montalembert*, 25 janvier 1912.

entier a le droit de s'intéresser à la gloire posthume de ce héros qui non seulement acheva l'unité physique du globe, mais qui, après Dieu, créa l'unité morale et chrétienne du genre humain.

Imp. Leroy, 185, rue de Vanves. Paris.


3 1205 02644 3562


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
AA 000 896 416 5

